

Directeurs-Gérants :
F. DE RODAYS & **A. PÉRIER**
 Rédacteur en chef. Administrateur.

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION :
Gaston CALMETTE

TÉLÉPHONE : 102.48 Rédaction
 102.47 Administration

ANNONCES ET RÉCLAMES
 Agence P. DOLLINGEN, 16, rue Grange-Batelière

LE FIGARO

H. DE VILLEMESANT
 Fondateur

RÉDACTION
ADMINISTRATION — PUBLICITÉ
 26, Rue Drouot, 26 — PARIS

ABONNEMENT

	Trois Mois	Six Mois	Un An
Seine, Seine-et-Oise.	15	30	60
Départements.	18	37	75
Union Postale.	21	43	86

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

Querelles d'Allemands

Ce n'est pas seulement chez nous que les artistes se regardent, comme on dit, en chiens de faïence. Nous n'avons pas le monopole des mesquineries, des rivalités et des haines. Nos académiciens ne sont pas les seuls à proscrire ce qu'ils ne comprennent pas et à nier ce qu'ils ne sont pas capables de faire.

Les violences, les bienheureuses violences sans lesquelles les artistes s'endorment et l'art croupirait, que nous baptisons du doux nom d'émulation, existent tout aussi bien entre artistes officiels et artistes indépendants, de l'autre côté de la Manche et de l'autre côté du Rhin. Là aussi, les maîtres arrivés, titrés et estampillés sont si absorbés par les opérations de police qu'ils en oublient de faire des chefs-d'œuvre.

La France a d'ailleurs trouvé, il y a bientôt dix ans, un moyen tout à fait génial de préserver l'émulation en empêchant l'étouffement. On a créé en face de la Société des Champs-Élysées celle du Champ-de-Mars, qui a permis à beaucoup d'artistes inconnus ou bannis dans un camp d'être reconnus des maîtres dans l'autre. Il est vrai que, par un phénomène de réciprocité, certains « maîtres » qui avaient quitté les Champs-Élysées apparurent au Champ-de-Mars un peu moins que des apprentis.

Quoi qu'il en soit, ce système a été aussitôt imité à l'étranger. Nous avons encore comme cela pas mal de bonnes idées que de temps en temps on nous emprunte. Munich, Berlin, Vienne ont eu leur Champ-de-Mars qu'ils ont dénommé « Sécession ». A Londres, l'année dernière, en face de l'Académie royale, a commencé de se dresser avec succès l'Exposition Internationale, sous la présidence de Whistler.

Mais tout cela ne veut pas dire que ce soit fini et qu'il n'y ait plus de luttes. Avouons que ce serait dommage pour nous tous, pour ceux qui font de la peinture et pour ceux qui en consomment, et pour ceux qui en rendent compte. Il n'y a d'amusant que la lutte. Elle est calmée un instant chez nous, en attendant la fin de l'Exposition universelle où elle recommencerait fatalement sur la question des récompenses. En Allemagne elle bat son plein.

Il y a quelques jours elle a éclaté entre M. de Werner, d'une part, et MM. Liebermann et Skarbina, de l'autre. M. de Werner, qui est peu connu en France, est un peintre militaire, et un portraitiste, — militaire également. Un peu un Horace Vernet avec de la lourdeur, ou un Neuville sans fougue, ou un Détaillé sans esprit. Il a fait de copieux et pompeux portraits équestres des trois derniers empereurs d'Allemagne, qui occupent dans les musées des places aussi importantes que sa situation à la Cour. Il a également exécuté des tableaux anecdotiques sur la guerre de 1870, qui brillent autant par la sécheresse de leur dessin que par celle de leurs sentiments à notre égard. Bref, c'est le peintre officiel dans toute la force du terme et s'il ne fait pas absolument la pluie et le beau temps dans l'école allemande, c'est qu'il ne le veut pas, car il serait armé de tous les pouvoirs pour cela, si l'art se dirigeait comme une chancellerie.

M. Liebermann et M. Skarbina sont deux artistes beaucoup plus séduisants et ils sont plus goûtés chez nous. Le premier surtout qui est un habitué de nos expositions. M. Skarbina a produit beaucoup de tableaux de mœurs modernes : ce serait un peu l'intermédiaire entre un Jean Béraud qui saurait mieux dessiner et un Degas qui saurait mieux bien. Quant à M. Liebermann, c'est un véritable maître. Ses paysages, ses tableaux de la vie rustique ont un bel accent honnête, sincère, un peu âpre, et vraiment sain ; il y a quelques affinités, avec les différences de race, entre son art et celui de notre Millet, ou du Hollandais Israëls.

Qu'est-ce qui a déplié à M. de Werner dans MM. Skarbina et Liebermann ? Leurs principes ou leur nez ? Leur personne ou leurs idées ? Probablement tout cela ; et il s'est fâché tout rouge, jusqu'à exiger, comme cela se fait toujours en pareil cas, au nom des « intérêts les plus sacrés du Grand Art », leur exclusion de l'Académie royale. Il est évident que d'autres exécutions suivraient.

Les journaux berlinois, épiloptant sur l'incident, semblaient dire, grâce à la bravoure bien connue des artistes, les partisans eux-mêmes des dissidents ne courbassent la tête devant ce feld-marchal de la peinture. Seulement, ils s'empressaient d'ajouter cette réflexion qui nous paraît d'un certain intérêt : « Si ce conflit est une indication de ce qui se passera l'année prochaine, et si nous devons avoir pour les envois allemands à l'Exposition universelle de Paris un jury selon le cœur de M. de Werner, la France et le monde auront un drôle d'idée, et plutôt inexacte, de notre école. »

Ne croyez pas, je vous prie, que ces querelles lointaines doivent nous être indifférentes. D'abord, c'est la première fois depuis plus de trente ans que l'Allemagne exposera officiellement des œuvres d'art chez nous, et depuis plus de vingt ans en fait (puisqu'elle exposa officiellement en 1878). Il est donc fort intéressant de voir la bataille artistique s'engager dans toute son ampleur. C'est une question beaucoup plus importante que ne pourraient croire ceux qui pensent que la peinture est faite seulement pour le plaisir des yeux. Si nous étions un peu plus informés de ce qui se passe hors de chez nous, si nous l'étions seulement autant que les étrangers le sont de ce qui se passe en France, nous saurions que l'école allemande a pris, artistiquement et commercialement, un grand développement en ces dernières années.

Non seulement, pour toute l'Europe centrale, les expositions annuelles de Berlin et de Munich sont devenues des événements artistiques d'une réelle portée, alors que seuls autrefois nos Salons comptaient, mais encore il y eut un moment, tout récent, où les artistes allemands semblèrent vouloir faire au nôtre, sur le marché de New-York, une très sérieuse concurrence. Ce sont des choses qui doivent être dites, et il ne servirait à rien de nous faire à nous-mêmes les compliments dont nous sommes si avides. La concurrence causée par un engouement passager des Américains pour les artistes allemands a duré peu de temps, et elle ne pouvait pas durer beaucoup, parce que notre école est en somme plus variée, plus attrayante, et aussi beaucoup plus audacieuse, plus intrépide. C'est par là qu'elle séduit et qu'elle vainc. Les trouvailles, les audaces que souvent nous admirons chez certains artistes étrangers ne sont que des trouvailles de seconde main, nos propres audaces. Mais l'école allemande n'en est pas moins aujourd'hui très vigoureuse. Elle a beaucoup d'activité, d'initiative et de vitalité ; elle est très au courant de ce qui se fait chez nous, car les musées allemands contiennent de très nombreuses œuvres de nos artistes, sculpteurs, peintres, céramistes, médailleurs, alors que nous avons tout juste au Luxembourg deux ou trois tableaux d'artistes germaniques, un de Kuehl, un de Uhde, un de ce Liebermann de qui nous signalons tout à l'heure la vaillante attitude vis-à-vis du parti académique.

De plus, nos propres artistes sont très fréquemment invités en Allemagne, et maintenant ils y vont couramment. Ils y sont accueillis avec égards et avec curiosité aussi, comme des gens de qui on espère apprendre quelque chose. Nous, de notre côté, nous nous contentons, comme renseignements, de ce qu'on nous envoie aux Salons, plus spécialement au Champ-de-Mars. Un artiste de génie de là-bas serait ici accueilli avec beaucoup d'intérêt. Il y a dix ans, le merveilleux dessinateur et peintre Menzel fit à Paris une exposition qui passa presque inaperçue.

Que connaissons-nous de Hans Thoma et de ses « paysages historiques » si riches de couleur et si saisissants d'invention ? Qu'avons-nous vu de Max Klinger, graveur, sculpteur et peintre ? Il a envoyé un jour chez nous un Christ mort pleuré par la Vierge et saint Jean, un chef-d'œuvre qui rehausse les collections modernes du musée de Dresde, et qui ne fut même pas remarqué ici. Il n'ignore aussi jusqu'à Lenbach, le portraitiste qui entre cent autres a produit l'extraordinaire portrait de Bismarck du musée de Leipzig ?

Certains, il est vrai, nous sont un peu plus familiers : Uhde et ses pénétrantes scènes où le mysticisme se marie sans effort au réalisme ; Kuehl et ses intérieurs de vieilles brasseries ou de vieux ménages à Lubeck. Mais il y en a des vingtaines d'autres, des plus intéressants, qui sont en train, en attendant l'Exposition de 1900, de se chamailler avec autant d'ardeur que s'ils habitaient entre Montmartre et Montrouge : beau spectacle qui nous reconforte.

Tous ces artistes forment une école, ce qui étonnera beaucoup de gens, et une école des plus importantes, ou voisine, comme dans toutes les écoles de tous les pays et de tous les temps, des poussées de vie et des germes de décadence. On y trouve de belles choses simples, et de mauvaises choses académiques, comme ici, et, comme ici, des recherches profondes à côté de modes d'un goût douteux, telles les extravagances décoratives de l'école de Munich, dite école de la nouille sans fin, ou de la nouille d'Archimède.

Tout cela serait fort intéressant, fort amusant à connaître, le bon comme le mauvais. Nous sommes menacés de n'en connaître qu'une partie si le jury, intelligent et partial comme tous les jurys, ne laisse passer par son crible que les anecdotes rancieuses de l'ancienne école de Düsseldorf aujourd'hui transformée, les efforts des descendants ankylotés de Cornelius et d'Overbeck, ou les richesses surannées des sous-imitateurs d'Hans Mackhardt.

De toute façon, les résultats de la campagne de M. de Werner nous intéressent, qu'il réussisse à empêcher les vrais artistes d'exposer ou qu'il échoue. S'il est vaincu, il satisfait notre curiosité d'art ; s'il est vainqueur, il sera agréable à notre patriotisme.

Arsène Alexandre.

Échos

La Température

Hier matin, les mauvais temps s'étendaient sur presque tout le continent ; cependant, à Paris, malgré un vent assez fort, la journée a été très belle, ensoleillée ; mais des neiges et des pluies ont encore à signaler dans le Nord et dans l'Ouest. La température s'abaisse : vers huit heures du matin, le thermomètre était à 9° au-dessus et restait sans variation pendant le restant de la journée ; on notait 12° aux îles Sanguinaires, avec beau temps. En France, des averse sont encore probables. Le soir, le thermomètre était à 7°, et le baromètre, à 760^{mm} dans le jour, marquait 762^{mm} vers minuit.

Monte-Carlo. — Thermomètre : le matin à huit heures, 13° ; à midi, 17°. Un peu de mistral.

LE BUDGET DES CULTES

Hier, à la fin de la séance, il s'est passé entre deux bons socialistes une petite scène qui vaut d'être méditée. Ces deux socialistes sont MM. Tourgnol et Marcel Sembat. Le premier de ces deux honorables députés appartient à la Commis-

sion du budget et a été nommé par elle rapporteur du budget des cultes. Il s'est tiré de sa tâche à peu près comme l'aurait fait M. l'abbé Gayraud, c'est-à-dire très convenablement. Sur quoi son camarade, M. Marcel Sembat, lui a amèrement reproché d'avoir adressé aux électeurs des professions de foi dans lesquelles il se déclarait partisan de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, et de les... mettre dedans en posant de distribuer, maintenant qu'il est député, tant d'argent aux curés. Assurément, M. Marcel Sembat n'a pas tort, et M. Tourgnol, député, ne paraît point penser exactement ce que disait M. Tourgnol candidat.

Mais M. Tourgnol a répliqué : « Je suis, à l'heure actuelle, pour qu'on sépare l'Eglise de l'Etat, mais après qu'on aura voté une loi sur les associations, et point par voie budgétaire. » Non moins assurément, M. Tourgnol paraît être dans le vrai.

Quand on aura voté une taxe qui mettra à l'Eglise de France de se transformer en une vaste société civile, quand on aura remis à cette société tous les biens meubles et immeubles qui servent au culte catholique, plus une inscription sur le Grand-Livre représentant une partie des biens du clergé incorporés au domaine national il y a plus d'un siècle, les plus difficiles d'entre nous s'accrocheront parfaitement de la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Et ce sera l'Etat qui repoussera le divorce. Et il aura bien raison.

En attendant, pour mettre d'accord ces deux honorables socialistes, je veux leur rapporter une petite anecdote qui me fut contée hier au déjeuner offert au bureau de la Presse internationale par notre confrère Pierre Baragnon.

Le jour des obsèques de Victor Noir, Rochefort, qui était député de Paris et qui venait de patanger dans la boue derrière le cerceau de l'agresseur de Pierre Bonaparte, revint crotté jusqu'aux oreilles au Palais-Bourbon.

Au moment d'entrer dans la salle des séances, il jeta un regard sur ses habits et demanda un décroiteur.

— Pourquoi faire ? lui demanda-t-on.

— Je ne peux pas entrer comme cela là dedans, dit-il.

Ce trait démontre qu'en changeant de milieu on change non seulement de pensée, mais même d'habit ; que par conséquent, ce qui est bon à dire à l'électeur n'est plus bon à dire à la Chambre et qu'en approchant du saint des saints, ou se triture cette chose cependant pas très propre qui s'appelle le gouvernement, les plus farouches parmi les purs sont malgré eux saisis d'un peu de respect et deviennent quasiment raisonnables. — J. CORNÉLY.

A Travers Paris

Le mouvement dans la Légion d'honneur pour le ministère de l'Instruction publique et des beaux-arts a été soumis hier au Conseil de l'Ordre, et il est revenu dans la soirée de la grande chancellerie.

Le décret sera donc signé aujourd'hui par le Président de la République, et il paraîtra demain au *Journal officiel*. Il comporte une croix de commandeur, deux croix d'officier et dix-huit croix de chevalier.

Sont nommés :

Commandeur : M. Milne Edwards, directeur du Muséum.

Officiers : MM. Waltner, graveur, et Pédre Gailhard, directeur de l'Opéra.

Chevaliers : MM. François de Cures, Georges Costantine, Georges d'Espagny, auteurs dramatiques et hommes de lettres ; Desca, sculpteur ; André Castaigne, dessinateur-illustrateur ; docteur Henriot, professeur agrégé à la Faculté de médecine ; Lainé, professeur à la Faculté de droit ; Loth, doyen de la Faculté des lettres de Rennes ; Henri Dufet, professeur de physique au lycée Saint-Louis ; Blanchet, conservateur adjoint des imprimés à la Bibliothèque nationale ; Gustave Colin, Olive, Carl-Rosa, artistes peintres ; Paul Pujol, architecte ; Paul Vidal et Antonin Marmontel, compositeurs.

Le *Journal officiel* a publié hier matin un décret sur l'organisation de l'administration des cultes et un autre décret nommant M. Dumay directeur général des cultes.

On aurait tort de croire, pour cela, à une révolution de palais. Le nouveau règlement n'est que la copie de l'ancien. D'autre part, le titre de directeur général des cultes, avec les avantages d'ordre matériel qu'il comportait jadis, est rétabli au profit de M. Dumay. Voilà tout.

Paris sera bientôt le siège d'une Commission internationale. On sait que depuis plusieurs années un litige existe entre l'Angleterre et le Venezuela au sujet d'un règlement de frontières, et que, sur la proposition des Etats-Unis qui étaient intervenus dans la question, celle-ci sera soumise à un arbitrage.

Les arbitres ont été nommés, savoir, pour l'Angleterre : lord Herschell et le juge H. Collins ; pour le Venezuela, deux Américains : le grand juge Fuller et le juge Brewer.

On remarquera que le gouvernement vénézuélien a choisi ses arbitres aux Etats-Unis ; c'est là un fait significatif.

Enfin, un cinquième arbitre a été nommé en la personne de M. Martens, haut fonctionnaire au ministère des affaires étrangères de Russie.

M. Delcassé a gracieusement offert un local au quai d'Orsay pour les réunions de la Commission, qui tiendra une réunion préliminaire le 25 janvier prochain.

La Commission ajournera ensuite jusqu'au mois d'avril ses séances, qui auront probablement une assez longue durée.

M. Camille Saint-Saëns, que ses amis cherchaient en vain dans les îles de l'Océan et sur les côtes d'Afrique, depuis

son départ de Paris, est enfin retrouvé ! On l'avait vaguement aperçu à Oran, il y a un mois ; mais, un beau jour, un bateau l'avait emporté sur une mer démontée, et ensuite, plus rien...

Une lettre de l'éminent compositeur nous apprend qu'il est arrivé sain et sauf à Las Palmas, aux îles Canaries, après avoir couru le risque de s'en aller malgré lui jusqu'au Brésil, le bateau précédant le sien n'ayant pu aborder aux Canaries à cause de la tempête et ayant été obligé de continuer sa route vers l'Amérique du Sud. Il s'en est fallu de peu que le bateau transportant M. Saint-Saëns se trouvât dans l'obligation d'en faire autant. C'est été là une page intéressante à ajouter aux souvenirs du grand musicien voyageur.

Voilà la période du jour de l'an terminée. A ce propos, veut-on savoir combien il a été distribué de lettres, cartes de visite, etc., dans Paris, entre le 20 décembre et le 10 janvier ?

Chaque jour, à la recette principale des postes, on répartissait entre les facteurs 225,000 lettres, 60,000 objets recommandés ou chargés et environ 250,000 cartes de visite. Ce qui fait un total quotidien d'un chiffre respectable de 535,000 envois.

A l'heure actuelle, il reste encore à manipuler à peu près 1 million de cartes de visite, qui sont rangées par quartiers.

Après cela, qui oserait dire que le mode d'échange de petits bouts de carton n'existe plus ?

AUTOUR DU BOULEVARD

A propos du nouvel an russe qui tombe, comme on sait, douze jours après le nôtre et que la colonie moscovite célèbre l'autre jour, selon sa coutume, en grande cérémonie, j'ai entendu beaucoup de membres de cette colonie exprimer le regret que le calendrier julien, en usage en Russie, n'ait point encore cédé la place, comme il en a été souvent question, à celui dont nous nous servons nous-mêmes depuis le seizième siècle, de façon à faire disparaître une différence qui n'a plus aujourd'hui de raison d'être. J'avoue que je m'associe pleinement à ces doléances et j'ose dire que bon nombre de Parisiens partagent à cet égard ma manière de voir.

Il n'est peut-être pas d'étrangers, en effet, qui s'identifient aussi complètement que les Russes à nos mœurs, à nos habitudes, à notre genre d'existence, et nul n'ignore que les plus Parisiens d'entre les Parisiens sont nés quelquefois sur les bords de la Néva : on n'imagine pas ce qu'ils nous enlèvent de sympathies auprès du beau sexe ! Nous vivons, d'ailleurs, dans un temps où les distances se trouvent si rapprochées par le télégraphe et les chemins de fer que les Russes du brillant monde — qui sont, sans contredit, les gens qui se déplacent le plus volontiers et le plus facilement — vivent presque autant à Paris et dans le midi de la France que dans leur propre pays. Bref, il y a tant d'affinités, tant de points de contact, tant de relations et d'intérêts communs entre les deux pays que cette divergence de dates apparaît comme une anomalie monstrueuse. Elle n'offre aucun avantage ; elle est, au contraire, incommode, gênante, ennuyeuse pour tous, et elle apporte dans nos rapports mondains — aussi bien que dans les autres — avec nos amis de Russie, une perturbation plus grande qu'il n'y paraît. Pourquoi donc ne la supprimerait-on pas ? — L'Affranchi.

L'invincible Pytlasinski a commencé à défendre sa chance, dans le Grand Prix de lutte de la Ville de Paris organisé par le *Vélo*, en se mesurant hier soir, aux Folies-Bergère, avec Honoré, un lutteur de profession.

Les deux adversaires ont déployé dans cette rencontre, qui s'est terminée à l'avantage du champion russe, une habileté extraordinaire.

Si on en juge par les champions qualifiés des aujourd'hui par les demi-finales, on a en perspective d'admirables combats. Les sportsmen étaient là en grand nombre, et la salle était bondée de fanatiques. Aperçu aux fauteuils des fervents de la lutte : MM. de Rothschild, de Heredia, Guzman Blanco, de Saint-Lan, Lhuillier, vicomte de Saint-Marc, P. Normand, de Meyreue, etc.

Ce soir, le champion bulgare Petroff, d'universelle renommée, entre en lice et la lutte qu'il soutiendra sera du plus haut intérêt.

Il y a depuis longtemps une tendance parmi les commerçants parisiens des boulevards et des grandes voies publiques à fermer leurs magasins les dimanches et fêtes. Cette tendance se généralise de plus en plus ; bientôt, il ne restera plus d'ouvertures que les cafés, les restaurants et les marchands de vin.

Ces habitudes nouvelles trouvent leur explication naturelle dans les réclamations en faveur du repos dominical qui figurent dans tous les programmes des ouvriers et des employés.

Les commerçants ont calculé qu'il y avait pour eux plus d'avantages que d'inconvénients à faire une concession sur ce point. Il s'agit surtout de savoir si la mesure serait adoptée par la généralité des patrons.

Une entente paraît sur le point de s'établir, et avant peu les grands magasins resteront fermés les dimanches et les jours de fête.

La guerre douanière est près de finir avec nos voisins du Sud-Est, puisqu'il ne manque au nouveau traité que le vote du Parlement italien. En prévision de l'événement, les industries des deux pays se préparent à bénéficier de l'abaissement des tarifs. Certaines maisons françaises sont sur les dents, telle la fabrique d'absinthe Premier fils, où les commandes venues d'au-delà des Alpes commencent maintenant plus que la sanction finale pour franchir la frontière.

Hors Paris

C'est Mgr Ireland, l'illustre archevêque de Saint-Paul, aux Etats-Unis, qui prêchera cette année, dans la cathédrale d'Orléans, le panégyrique de Jeanne d'Arc, le 8 mai, jour de la fête de l'héroïne.

Mgr Ireland est attendu à Rome dans le courant du mois de janvier. A son retour, l'éminent prélat s'arrêtera à Paris, où il compte de nombreux amis.

Le monde afflue toujours au Casino de Spa, où d'ailleurs toutes les attractions sont réunies. Grâce à la clémence de la température, on ne s'aperçoit guère de l'hiver dans la jolie station du Nord, si réputée dans le monde entier.

Nouvelles à la Main

Un couple de bourgeois cossus s'habille pour aller en soirée.

Monsieur. — Pourquoi te mettre en frais de toilette ? Tu sais bien qu'il n'y aura pas un chat chez les Baluchard.

Madame. — C'est vrai ; mais ce n'est pas une raison pour être plus mal fagotée que les autres.

Mme Z... avait coutume de dire en parlant de sa fille :

— Je donnerais trois ans de ma vie pour que la chère petite fût un bon mariage.

Ses souhaits semblent avoir été pleinement exaucés. Depuis lors, Mme Z..., qui n'a qu'une parole, ne dit jamais son âge sans accuser trois ans de moins.

Le Masque de Fer.

CHEZ M. CONSTANS

C'est ce soir, on le sait, que M. Constans, notre nouvel ambassadeur en Turquie, part pour Constantinople, par l'Orient-Express.

Il nous a paru intéressant d'aller lui demander ses impressions au moment du départ, et nous lui avons pris, pendant qu'il faisait ses malles et rangeait ses papiers, une conversation dénuée de toute solennité diplomatique.

— Eh bien ! monsieur l'ambassadeur, vous voilà sur votre départ. M'est-il permis de vous demander, sans phrases, si vous êtes content de partir ?

— Mais, oui, très content, je vous le dis aussi franchement que vous me le demandez. Il est certain qu'il y a tous les jours, dans les voyages, le petit moment de la séparation qui n'a rien de bien agréable, et j'avoue que je n'ai jamais mieux senti cette émotion que lundi soir, au banquet que m'ont offert mes collègues et amis du Sénat. Mais, somme toute, j'ai fait bien d'autres voyages que celui-ci. Je suis allé en Chine et en Indochine, et le voyage à Constantinople, comparativement, n'est qu'une promenade...

M. Constans rallume là-dessus son éternelle cigarette.

— Et puis, voyez-vous, poursuit-il, je me rendrais si je vous faisais des tirades sur les agissements d'une vie tranquille et sur l'ennui qu'on éprouve à sortir de sa paisible retraite. Je suis fait, au contraire, pour la vie active, et j'estime qu'on ne doit aspirer à la retraite que lorsqu'on ne se sent plus en état de rendre aucun service. Aussi ai-je été très flatté, je vous l'avoue, de la confiance qu'a bien voulu me manifester dans cette circonstance M. le Président de la République, et suis-je très reconnaissant à mes amis du gouvernement d'avoir pensé à moi pour un poste aussi important et aussi délicat, et je ferai de mon mieux pour répondre à la confiance qu'ils ont mise en moi.

— Vous entrez dans la diplomatie, monsieur l'ambassadeur, à un moment où la politique extérieure n'est pas très brillante !

M. Constans rallume encore sa cigarette, qui lui est décidément d'un grand secours dans la conversation, et avec beaucoup de bonhomie :

— Peuh ! dit-il, il ne faut pas, non plus, s'exagérer les difficultés, et la presse, à cet égard, en France comme dans les autres pays, a un rôle salubre à jouer en ne poussant pas toujours les choses au noir, et en mettant en lumière les questions qui rapprochent, et non pas seulement celles qui divisent. Vous connaissez le mot du ministre des finances qui disait : « Faites-nous de bonne politique, nous vous ferons de bonnes finances ! » Je crois que, dans tous les pays du monde, les diplomates pourraient dire à leurs compatriotes : « Faites-nous de bonne politique intérieure, nous tâcherons de vous faire de la bonne politique extérieure ! »

— Et qu'appellez-vous de « bonne politique intérieure » ? demandons-nous insidieusement.

— Oh ! oh ! comme vous y allez ! nous répond M. Constans. Croyez-vous donc que je vais aborder les questions du jour ? Vous voulez donc me faire manquer mon train ? Je l'ai dit l'autre soir, au banquet des sénateurs : quand on a l'honneur de représenter son pays à l'étranger, on ne peut parler de sa politique intérieure que pour recommander l'union et pour engager tous les bons citoyens à écouter parfois, comme l'a si éloquentement dit M. Charles Dupuy à la tribune, les bruits du dehors, et non pas toujours le bruit de nos propres querelles... Mais laissons cela. En résumé, voyez-vous, toute la politique, intérieure ou extérieure, consiste à être sage. La formule n'a pas varié depuis M. Thiers. J'y ajouterai, personnellement, qu'il n'est pas mauvais de se prémunir contre tout pessimisme, et de toujours garder une humeur égale, et même, si on le peut, souriante...

— A ce point de vue, monsieur l'ambassadeur, la nature vous a bien servi ?

— Mon Dieu oui, je n'ai pas trop à me

plaindre. Et, voyez comme il faut s'estimer heureux d'être doué d'une certaine philosophie. Je puis dire, sans me flatter, qu'il est peu d'hommes qui aient été aussi attaqués et aussi injuriés que j'ai été. Et l'accueil qui a été fait à ma nomination a cependant été si grand plaisir. Le temps, en somme, est un grand maître, et on se fatigue de tout, même d'attaquer !

Mais voici des visiteurs. Il faut songer à prendre congé. Nous exprimons à M. Constans tous nos vœux pour son voyage et pour la réussite de sa haute mission.

— Merci, merci, nous dit-il ; il faudra venir me voir là-bas.

— Ce serait avec plaisir, monsieur l'ambassadeur ; mais deux jours et trois nuits de chemin de fer, tout de même, c'est quelque chose !

— Ah bah ! il n'y a plus de distance maintenant, et j'espère bien que mes amis viendront, de temps à autre, comme ici à Paris, me demander à déjeuner... le dimanche !

Jean-Louis.

LES AFFAIRES EN COURS

M. Esterhazy n'était pas encore arrivé hier soir à Paris, mais son arrivée paraît se confirmer.

M^{re} Cabanes, son avocat, a reçu, en effet, de lui deux télégrammes dans lesquels le commandant l'avise de sa prochaine arrivée. L'un de ces télégrammes est ainsi conçu : « Prends toutes dispositions pour arriver au plus tôt. »

M^{re} Cabanes a communiqué ces dépêches à M. le procureur général Bertrand qui, de son côté, a dû prévenir le président de la Chambre criminelle.

La Chambre, à tout événement, s'était réunie hier, à midi et demi, et elle a attendu M. Esterhazy qui, à trois heures, n'était pas encore arrivé. La Cour, alors, qui n'avait pas convoqué d'autres témoins, a expédié les affaires courantes.

On supposait, au Palais, que le commandant n'a pas pu prendre le premier train et arriver à temps, ou qu'un retard imprévu l'a mis dans l'impossibilité de se présenter à midi devant la Cour de cassation. D'autre part, on affirmait que M. Esterhazy était arrivé dans l'après-midi, et qu'il se trouvait dans le train de Bruxelles qui, régulièrement, devait arriver à midi quarante-quatre, et qui a déraillé en face de Chauny.

Le commandant serait alors descendu dans une gare de banlieue et se serait rendu chez un ami, au domicile duquel il aurait eu une longue entrevue avec son avocat.

Bien d'autres informations, plus ou moins fondées, ont encore été mises en circulation, et il est probable qu'il en sera ainsi tant qu'on n'aura pas appris, d'une manière certaine, l'arrivée du commandant Esterhazy à Paris.

Ainsi que nous l'avons annoncé, dès hier, il est certain, à l'heure qu'il est, que la Chambre criminelle de la Cour de cassation statuera le 26 courant, c'est-à-dire de demain en huit, sur la question de règlement de juges concernant les procès du colonel Picquart.

L'audience sera présidée par M. le président Loew. Le rapport sera présenté par M. le conseiller Athalin qui avait déjà été, dans cette même affaire, comme on s'en souvient, le rapporteur de l'instance préliminaire.

M. le procureur général Manau conclura comme ministère public, et M^{re} Mimerel parlera, au nom du colonel Picquart, demandant un règlement de juges.

M. le premier président Mazeau et MM. les conseillers Daresse et Voisin ont entendu hier M. Quesnay de Beaurepaire.

L'enquête va se continuer par l'audition de MM. le président Loew, les conseillers Bard, Sevestre et Sallantin.

portance, car, si l'affaire se prolongeait, les affaires qui suivent seraient renvoyées à une autre audience et même à une autre session.

C'est ce qui est arrivé pour l'affaire Zola, qui était inscrite pour trois jours et qui en a duré quinze.

La session qui devait s'ouvrir à la suite d'un lieu, on s'en souvient, dans une autre salle d'audience.

Ajoutons, cependant, que, dans des milieux généralement bien informés, on continue à tenir pour certain que la question d'incompétence sera, au point de vue légal, soulevée par le ministère public.

G. Davenay.

LA JOURNÉE

Mercredi 18 janvier

Union coloniale française: Distribution des prix et médailles; allocation du ministre des colonies; causerie de M. Paul Leroy-Beaulieu sur l'Algérie et la Transsaharienne (Terminus-Hôtel, 7 h. 1/2, à l'occasion du banquet mensuel de l'Union).

Soutenance de thèse: M. Ernest Laffay, sur le poète Gilbert (milit. Sorbonne).

A l'église russe: Service à 11 h. pour l'Épiphonie orthodoxe.

Conférences: M. Augé de Lassus sur « l'empereur Julien au palais des Thermes, les Romains en Gaule » (8 h. 1/2 du soir, mairie du Panthéon, sous les auspices de la Montagne-Sainte-Genève); Docteur Pollet-Duplessis: « Les Méfaits de l'alcoolisme et ses remèdes » (4 h., au siège de l'Union des Femmes de France, 29, Chaussée-d'Antin); Inauguration à Saint-Roch des conférences contradictoires de MM. les abbés Poulin et Loutil (8 h. 1/2 du soir).

L'exposition de 1900: Adjudication de la charpente en bois de plusieurs palais du Champ-de-Mars et des Invalides (2 h., Tribunal de commerce).

Le Monde et la Ville

SAÏONS

Très intéressante matinée musicale, dimanche dernier, chez Mme Payen, dans ses salons de la rue de Lauriston. Parmi les élèves les plus applaudies de la maîtresse de maison: Mmes Albert Lefèvre et A. de Laboulaye, Mlle Elise Poinet, Carmen de Cazotte, H. Dietrich, etc.

Charmante soirée musicale, avant-hier, à l'épave de Chalon, au Palais-Royal. On applaudit d'enthousiasme M. J. Hollmann, le grand violoncelliste, dans une Berceuse de Mme G. Ferrari; M. Emile Bourgeois dans ses compositions pour piano. Dans l'assistance:

Comte et comtesse de Francien, vicomte et vicomtesse de Lammerville, comte et comtesse de Becard, comte et comtesse Jean Chandon de Briailles, baron de Candé, comte de Lottin, comtesse de La Cornillère, comtesse de Némours, comte de Nettancourt, comtesse de Villermont, baronne de Jessaint, etc.

Dans l'après-midi de ce même jour, Mgr Laffay, évêque de Chalon, avait présidé un salut solennel dans la chapelle des Dominicains pour l'œuvre des Tabernacles dont la comtesse Raoul Chandon de Briailles est la présidente.

RENSEIGNEMENTS MONDIAUX

La princesse Marie de Saxe-Meiningen, accompagnée de Mlle de Gagen, sa demoiselle d'honneur, et de M. de Zechowitz, arrivée à Paris, est descendue à l'hôtel Campbell.

Son Altesse Sérénissime est la fille de Georges II, duc de Saxe-Meiningen et Hildburghausen, et de sa première femme, la princesse Charlotte de Prusse.

M. T'Kint de Roodenbecke, président du Sénat belge, venant de Bruxelles, est arrivé à Paris.

Le baron Louis d'Aehrenthal, ministre plénipotentiaire de l'empereur d'Autriche, arrivé de Vienne à Paris, est descendu à l'hôtel Meurice.

Arrivés à Paris et descendus à l'hôtel Bristol:

M. Van Roschoten, premier secrétaire de la légation de la République Sud-Africaine; M. C. de Bolman, attaché de cette même légation, venant de Bruxelles; le prince Alexandre Bariatinsky, venant de Saint-Raphaël.

CERCLES

A la matinée d'hier, au Cercle militaire, on a fait un grand succès, à Mme Pauline Smith, Berthe Roland, Marguerite Achard, MM. Silvain, Mauguère et Frère. On a également fort applaudi une charmante petite pièce de Lavedan, *L'Amour des bêtes*, interprétée par Mlle d'Arcy, Dehon et M. Coste.

MARIAGES

Aujourd'hui on célébrait, à Saint-Augustin, à midi, le mariage du baron Vuillet avec Mlle de Langlois, fille du baron et de la baronne de Langlois, née d'Harcourt. Les témoins seront, pour la fiancée: le marquis d'Harcourt et le général marquis d'Azac; pour le fiancé: M. de Serres et le marquis de Heere.

On bénira, lundi prochain, à Saint-Philippe du Roule, le mariage de M. Georges Desprez avec Mlle Marie Davillier, fille de M. Davillier, administrateur du chemin de fer de l'Est. Les témoins seront, pour le marié: M. Henri Desprez, son oncle, et Cosson; pour la mariée: les barons Rousset et Léon de Nervo, ses beaux-frères.

A Saint-Philippe du Roule on bénira, le mercredi 25 janvier, le mariage de M. de la Grandière avec Mlle Suzanne Berger, fille du président de la Dette publique ottomane et de Mme Léon Berger.

On nous annonce les fiançailles: — De M. Auvray avec Mlle Hébrard de Villeneuve, fille du maître des requêtes au Conseil d'Etat; — De M. de Reynal, fils du conseiller maître à la Cour des comptes, avec Mlle de Bélabre.

M. le chanoine Maréchal a béni, en l'église métropolitaine de Chambéry, le mariage de Mlle Marie-Thérèse Descombes, fille de M. François Descombes, avocat à la Cour d'appel, ancien bâtonnier, avec M. Fernand Ruyph, avocat à Annecy, fils de M. Gustave Ruyph, ancien conseiller de préfecture de la Haute-Savoie.

Témoins de la mariée: MM. Charles Moret et Jules Bernon, ses oncles; du marié M. Ruyph et M. le général de division Borson.

L'éloquent curé de la cathédrale a prononcé une magnifique allocution, à la fin de laquelle il a apporté à la bénédiction de Mgr l'archevêque et celle du Saint-Père, arrivée par dépêche, le matin même, de Rome.

Mgr l'archevêque de Tours a béni, avant-hier, à Mehun-sur-Yèvre, au milieu d'une nombreuse et brillante assistance, le mariage du docteur Hamard de Bourges, son ami et son compatriote, avec Mlle Lobrot.

CHARITÉ

Matinée musicale de charité, le mardi 31 janvier, dans la salle des Mathurins, au profit d'un artiste pauvre. Au programme, les œuvres de M. H. Bemberg, interprétées par Mlle d'Aguiar, que quelques privilégiés seuls ont pu entendre et admirer dans les réunions mondaines; la baronne de Reibnitz, qui a remporté de si grandes triomphes à Londres; Mlle Vornéme, Delcourt; MM. Fugère, Danvillier, Bernay et M. H. Bemberg.

DEUIL

Le cercueil de Nubar-pacha est parti hier soir pour Marseille d'où il sera transporté à Alexandrie d'Egypte pour être inhumé dans le gavage de famille.

Le marquis de Gouy d'Arsy a été enlevé hier, en quelques heures, par une hémorragie du poulmon que les soins les plus immédiats n'ont pu arrêter.

Il était très aimé dans le monde parisien où sa mort ne laissera que des regrets. Nous nous associons à la profonde douleur du marquis et de la marquise de Beauvoir.

Nous apprenons la mort: — De M. l'abbé Digne, archiprêtre de Bourgneuf, chanoine honoraire de Limoges, décédé à l'âge de 70 ans chez les frères de Saint-Jean de Dieu; — De M. Henri Brunet, ancien président de la Chambre de commerce de Bordeaux; — De M. Plantecoste, décédé à Royan, à l'âge de 80 ans; — De M. Lisle, médecin à Paris, décédé à l'âge de 42 ans. Ses obsèques seront célébrées ce matin à dix heures et quart à Saint-Roch; — Du vicomte de Bourquey, sous-lieutenant de cavalerie, fils unique du ministre plénipotentiaire et de la comtesse de Bourquey, née Walewska, décédé à Auxonne, sa garnison; — De M. du Pasquier, décédé à Nice. Sa veuve, née Jenny Meissonier, est la petite-fille du grand peintre Meissonier; — De M. Gérard, adjoint de 1^{re} classe des affaires indigènes à l'administration, décédé au Val-de-Grâce; — De M. Maurice-Georges de Gasté, née de Genevraye, décédée à Paris; — De la princesse Spada, née Ravaschieri-Fieschi, décédée à Naples à l'âge de 77 ans. Elle laisse trois enfants, le prince Frédéric Spada Veraldi, la princesse Potenzi, la duchesse de Ferrentillo.

Ferrari.

A l'Etranger

NOUVELLES

UN DUEL DÉMENT

Le bruit a couru hier que le comte Potocki avait tué récemment, dans un duel au pistolet, le chef de ses gardes forestiers.

Après enquête, on a su qu'il ne s'agissait pas du comte Potocki qui habite la France. On a alors prétendu que c'était le comte Roman Potocki de Vienne qui avait tué en duel le chef de ses gardes forestiers.

Enfin le *New York Herald* nous a communiqué une dépêche de son correspondant de Vienne disant que toute cette histoire était une invention complète.

ANGLETERRE

Londres, 17 janvier. — Les journaux anglais se montrent plus que sceptiques relativement à la nouvelle circulaire sur le désarmement. Le *Times* estime que, en ce qui concerne l'élimination des relations publiques des Etats du champ de discussion, cela implique l'approbation du *statu quo* ou le remaniement de la carte du monde d'un commun accord.

Quant à l'engagement de ne pas augmenter les forces militaires, cela demande que les pays constitutionnels aient confiance dans la bonne foi de ceux dont les dépenses échappent à tout contrôle.

En somme, le *Times* traite le projet de visionnaire et, tout en reconnaissant les honnêtes intentions du Tsar, déclare impraticables les moyens formulés pour leur réalisation.

Le *Telegraph* et le *Standard* sont d'avis que celui qui résume le plus exactement l'opinion anglaise, abstraction faite des fanatismes.

Notre ambassadeur a reçu ce matin la députation de la Société pour la paix et l'arbitrage international.

D'après l'information des journaux, M. Cambon aurait dit que les sentiments d'hostilité envers le peuple anglais n'existent pas en France, et que, par conséquent, en France, ne désire la guerre. L'ambassadeur estime que la prétendue antipathie des Anglais pour la France n'existe pas davantage. M. Cambon aurait parlé en faveur de la proposition du Tsar concernant le désarmement.

Les déclarations de M. Cambon ont été faites au cours d'une conversation privée avec quelques membres de la délégation, et en dehors de tout caractère officiel.

Elles ont produit la meilleure impression. — P. VILLARS.

ITALIE

L'ARISTOCRATIE ROMAINE ET LE PAPE
Rome, 17 janvier. — Le XIII^e siècle, le 23, l'aristocratie romaine restée fidèle au Vatican. C'est une réception en quelque sorte intime et familière. Jadis cette audience se bornait aux chefs des familles patriciennes.

Le pape et ses cardinaux ont plusieurs fois plus d'un Pontife. Aujourd'hui les enfants sont admis. Le Saint-Père se plaît à converser avec cette jeune génération, à caresser les plus petits qu'il choie, et embrasse paternellement. C'est un tableau non dépourvu de charme dans sa solennité patricienne et qui pourrait tenter le pinceau du maître.

Cette fois encore, le Pape aura la consolation de constater qu'il n'y a pas de défection. Le patriarcat romain resté serré autour du trône pontifical. — Félix II.

RUSSIE

L'EMPEREUR A L'EXPOSITION DES TABLEAUX FRANÇAIS
Saint-Petersbourg, 17 janvier. — L'Empereur, les grands-ducs et les grandes-duchesses Marie Pavlovna et Hélène Wladimirovna, ont visité aujourd'hui l'exposition des tableaux français.

Le Tsar a été reçu au bas du perron par les membres du comité, et au haut de l'escalier, par le comte de Montebello, ambassadeur de France, entouré du personnel de l'ambassade. M. de Montebello a présenté à l'Empereur M. Roujon, représentant officiel du ministère des beaux-arts; puis ce dernier a donné au Tsar les renseignements qu'il lui a demandés sur l'exposition.

ÉTATS-UNIS

BRUIT DE GUERRE FRANCO-ANGLAISE
San-Francisco, 17 janvier. — On annonce de Tahiti qu'une dépêche d'Auckland ayant annoncé que la guerre était déclarée entre la France et l'Angleterre, le gouverneur de Tahiti a fait débarquer l'artillerie de la canonnière *Aube* et couler le navire à l'entrée du port.

LA CHAMBRE

LE BUDGET

Mardi 17 janvier 1899.

Nous sommes toujours dans la discussion générale. Une lumière en jaillit, c'est que le budget de la France est au bout de son rouleau. A qui la faute? Jamais les gouvernements n'avaient leurs sottises; ils aiment mieux les rejeter sur des fatalités politiques ou historiques. La fatalité a bon dos.

M. Camille Pelletan, visiblement fatigué, a repris son discours où il l'avait laissé hier. Rapporteur général, il soutient ses conclusions financières comme la corde soutient le pendu: « Ce budget est pitoyable, votez-le quand même; c'est le seul moyen d'en avoir un bon l'année prochaine! » Je ne crois pas dénaturer la pensée maîtresse de M. Pelletan.

Au début de sa discussion, il a rectifié, avec son ironie habituelle, c'est-à-dire accentué une petite accusation qu'il avait dirigée la veille contre un ancien ministre de la guerre:

M. Camille Pelletan, rapporteur général. — J'examinais hier la première partie des

lourdes charges qui pèsent sur le budget français et j'étudiais nos budgets de guerre. Je tiens à faire une rectification de fait.

Quelles que soient les conclusions morales qu'on puisse tirer de la longue inaction qui a suivi l'indulgence scandaleuse dont la Société financière des lits militaires a été l'objet, l'importance de rectifier une date, puisque je me suis trompé hier à cet égard.

Quand l'indiquai qu'un ministre avait pris l'engagement solennel de faire une enquête, M. Ribot, président du Conseil au moment où cet engagement a été pris, m'a dit dans une interruption que ce ministre ayant dû donner sa démission quelques jours après, il était naturel qu'il n'ait pas pu le tenir.

J'ai eu tort de croire que M. Ribot connaissait mieux que moi le moment où son ministre et lui ont été obligés de disparaître devant un vote de méfiance. (On rit.)

L'engagement de rechercher avec la dernière sévérité les responsabilités encourues par la société des financiers que je ne veux pas qualifier — leurs opérations suffissent — a été pris le 3 mars 1895, et le ministre de la guerre n'a disparu que le 1^{er} novembre. (Exclamations.)

Il est établi qu'il s'est écoulé huit mois sans que l'engagement du ministre ait été suivi d'aucun commencement d'exécution. Cependant un délai de huit mois constitue une jolie durée pour un ministre. (On rit.)

A cette heure, il s'est écoulé un peu plus. (Nouveaux rires.)

Quoi qu'il en soit, il ressort des explications et des dates que j'ai données qu'on volait les deniers de l'Etat; que — chose plus méprisable encore — de gros millionnaires travaillaient à avilir d'humbles fonctionnaires de l'Etat, et que le ministre de la guerre n'a pas ouvert l'enquête qui constituait pour lui un engagement personnel. (Très bien! très bien!)

Ceci dit, je continue ma discussion.

M. Pelletan n'a pas nommé le ministre de la guerre auquel il faisait allusion; je tiens beaucoup à imiter sa réserve.

Il s'en est pris ensuite à notre politique coloniale, à l'énorme dépense qu'elle nous impose, et surtout au manque de suite, à l'absence de plan arrêté, à l'incohérence essentielle qui, suivant lui, la caractérise et la ruine. Il a appuyé sa démonstration sur des comparaisons que divers interjecteurs, M. d'Agout ont jugées contestables, bien que la parole gauche de la Chambre y ait vigoureusement applaudi.

Qui a raison? Qui a tort? A première vue, il semble un peu excessif de comparer les nouvelles colonies de la France aux vieilles colonies de l'Angleterre, et le Tonkin à l'Australie.

Mais l'orateur a repris l'avantage lorsqu'il a franchement posé la question: « Que faites-vous de vos conquêtes? Quelle est votre politique coloniale? »

Ce qu'il en a dit n'est pas rassurant:

M. Camille Pelletan. — On a vu souvent dans l'antiquité et plus récemment, à certaines époques, des peuples qui avaient une supériorité militaire, qui étaient les plus forts par leurs armements et leur organisation, aller conquérir au loin des territoires qui leur livraient d'avance la faiblesse des populations, et lever des tributs qui diminuaient d'autant les charges fiscales de ces conquêtes.

Mais ce n'est pas tout. Dans l'histoire, c'est un peuple dépensant son argent, versant le sang de ses enfants, entreprenant expéditions sur expéditions pour avoir l'avantage singulier de payer, rien que pour ses dépenses de gouvernement, à des populations qu'il ne maintient que par la force armée, un tribut de 50 à 60 millions. (Applaudissements sur les mêmes bancs.)

Voilà ce qui est sans exemple dans l'histoire, et je me demande comment, à l'heure où notre budget supporte des fatalités terribles — un milliard pour le service de la dette publique, un second milliard pour la défense nationale — nous pouvons continuer cette absurde.

Cela se fait pour un motif que vous connaissez tous. Je ne veux pas discuter aujourd'hui notre politique coloniale, — nous le ferons un jour; — je ne veux reprocher pas plus les territoires stériles que vous occupez que les territoires féconds que vous êtes en train d'abandonner.

Le jour où nous raconterons l'histoire du contesté brésilien et du contesté hollandais, nous nous citerons l'exemple d'une colonie, qui est une de celles qui vous rapporteraient le plus, mais qui a été délaissée parce qu'il n'y avait pas de brillants coups de main à tenter et d'avancement à gagner. Nous verrons comment on a abandonné un territoire qui nous appartenait. (Très bien! très bien! sur divers bancs.)

M. Chautemps. — Le contesté brésilien n'est pas perdu.

M. le rapporteur général. — Il y en a déjà un perdu: c'est le contesté hollandais. Si on avait sérieusement maintenu nos droits, il se serait encore à la France.

M. de Mahy. — C'est malheureusement trop vrai.

M. le rapporteur général. — Et quant au contesté brésilien, je souhaite ardemment qu'il n'ait pas le sort du contesté hollandais.

Tout en répétant sans cesse qu'il ne veut pas discuter notre politique coloniale, M. Camille Pelletan ne se prive pas de l'attaquer. Il la proclame mauvaise, détestable et il en donne la raison:

« Lorsque vous créez des colonies, ce ne sont pas des marchandises que vous y exportez, ce sont des fonctionnaires et des soldats; et encore les soldats s'arrangent-ils pour faire mettre à la porte les fonctionnaires civils. » S'il faut l'en croire, la première réforme, la réforme urgente, consiste à mettre un terme aux conflits perpétuels que provoque l'esprit de corps: « Vous avez jugé que vous deviez arracher les colonies aux ministères militaires, et ceux-ci ne vous l'ont pas pardonné! »

Là-dessus, le débat s'échauffe un peu: M. Le Myre de Vilers. — Ce n'est pas exact.

M. Maurice Binder. — M. Doumer nous a dit le contraire!

M. le vicomte d'Argout. — Ceux qui disent cela ne sont pas allés aux colonies.

M. de Mahy. — Le conflit est surtout ici, dans le Conseil des ministres; les conflits locaux n'en sont que la répercussion.

M. le rapporteur général. — C'est bien mon opinion. Et en fait il y a une autre preuve que de voir le gouverneur d'une de nos colonies dénoncer nos propres colonies:

M. Aynard. — L'heure n'est pas bonne pour dire tout cela.

M. Coutant. — A quelle heure faut-il vous prendre? (On rit.)

M. le rapporteur général. — Je demande à M. Aynard si jamais j'ai prononcé une parole ou écrit une ligne de nature à compromettre les intérêts de notre pays.

M. Aynard. — Monsieur Pelletan, votre personnalité est en dehors de ce débat, je la respecte absolument. Mais il est toujours permis de dire qu'une discussion est plus ou moins pitoyable à telle ou telle heure. (Très bien! très bien! à l'extrême gauche.)

M. le rapporteur général. — Je me demande ce qu'il peut y avoir d'impolitique dans mes paroles. (Très bien! très bien! à l'extrême gauche.)

Vers quatre heures, M. Pelletan, exténué par le long travail budgétaire auquel il se livre depuis deux mois, a demandé quelques minutes de repos qu'on ne lui a pas chicanées.

A la reprise, il a recommandé à la Chambre d'économiser sur les budgets de la guerre, de la marine et des colonies

pour doter plus largement le plus productif des budgets, celui des travaux publics. Il lui a signalé le lamentable état de nos rivières et de nos ports. Enfin, il en est arrivé à cette constatation douloureuse que la France s'appauvrit. Tout grandit autour de nous, et nous diminuons; tout s'élève et nous baïssons.

Puisqu'il le pense, il a bien fait de le dire. On a loué, on a blâmé son courage, comme celui de Valat; je crois qu'il est bon que, sans en abuser, on sonne de temps à autre cette cloche d'alarme; mais que voulez-vous? « Nous sommes un peuple si préoccupé du dernier grog qui a été versé à la Cour de cassation que nous n'avons plus le temps de nous demander ce que devient notre rayonnement dans le monde! »

L'orateur a fini sur une péroraison curieuse, encore qu'un peu obscure et enveloppée, où il a cherché à établir une comparaison entre les diverses natures de patriotisme. On a pensé qu'il visitait les nationalistes et la Ligue de la Patrie française; il n'a pas caché qu'il visitait personnellement le duc de Broglie:

Nous connaissons certains de nos collègues de cette Chambre qui ont un patriotisme très brillant, très bruyant... (Très bien! très bien! et rires sur divers bancs.)

M. Millevoix. — Est-ce nous qui avons eu le pouvoir depuis vingt ans et sommes-nous responsables de la situation?

M. Camille Pelletan. — ... patriotisme très passionné se manifestant souvent par des opérations de rues qui font beaucoup de bruit. Je suis convaincu qu'il se trompe, mais la plus profonde estime pour leurs convictions.

Nous avons vu paraître un autre patriotisme plus récent, qui a commencé par désavouer celui-là et qui m'a profondément stupéfait; j'y vois des amis de la première portion de mon existence.

Je connais aussi nombre d'artistes de littérateurs, plus soucieux peut-être de la cadence d'une phrase ou de la coupe d'un sonnet que du rôle politique de la France; ce sont, j'en suis convaincu, de très bons Français, qui servent aussi la gloire du pays, qui ont aussi une gloire littéraire; mais quand je les ai vus nous reprocher de ne pas être suffisamment patriotes, nous qui avons éprouvé les ravages d'un certain nombre d'entre eux parce que nous avions, saignée au cœur, la plaie de 1870, je me suis demandé ce qu'on appelle de patriotisme.

Je crois que le patriotisme commande autre chose que l'effort facile qui consiste dans une simple manifestation; je crois que le patriotisme n'a sa plus haute expression dans la politique du Seize-Mai, derrière laquelle nous voyons trop de transfuges. (Applaudissements à l'extrême gauche et sur divers bancs à gauche. — Interruptions à droite.)

M. le vicomte de La Bourdonnaye. — Il y a longtemps que vous n'avez parlé du Seize-Mai.

M. Camille Pelletan. — Nous n'en avons pas parlé depuis longtemps parce que nous pensions que c'était une affaire enterrée, et nous en reparlons depuis qu'il a reparu l'homme qui n'a malheureusement pas subi toutes les responsabilités qu'il avait encourues pour avoir violé toutes les libertés.

Voilà à droite. — M. le président du Conseil des ministres du Seize-Mai.

Mon patriotisme est d'une autre espèce; il me commande de rechercher dans le passé quelles ont été les causes réelles de nos désastres.

M. Firmin Faure. — Ce sont les Juifs!

M. Camille Pelletan. — Je ne crois pas que personne ait combattu autant que moi la haute banque israélite. (Applaudissements.) En tout cas, on aura quelque peine à me faire croire que Bazaine et Mac-Mahon étaient Juifs. (Applaudissements sur divers bancs. — Bruit sur d'autres.)

M. le président. — Le nom du maréchal de Mac-Mahon ne doit pas être associé à celui de Bazaine! (Applaudissements.)

Après M. Camille Pelletan, un député socialiste de Paris, M. Marcel Sembat, est monté à la tribune et il a félicité son collègue d'avoir dit à la Chambre « tant de vérités, si dures, mais si utiles à entendre ». Toutefois il a à l'approche de n'avoir pas demandé la suppression du budget des cultes et la reprise des biens de main-morte.

M. Marcel Sembat a soumis au gouvernement tout un programme de récupérations analogues: le retour à une loi de 1807 qui autorise l'Etat à recouvrer vis-à-vis des propriétaires une partie de la plus-value que leur propriété acquiesce par suite d'un travail public; la reprise du monopole des raffineurs; les revendications contre les fonctionnaires indisciplinés; la restitution aux ouvriers, sans doute par des exonérations fiscales, des revenus qu'ils paient aux rentiers, etc.

Une douce gaîté a un peu animé la fin de la séance. M. Tourgnol, député de la Haute-Vienne, et rapporteur du budget des cultes, s'est jugé attaqué par M. Sembat qui n'avait pas articulé contre lui l'ombre d'un grief, et il a demandé la parole pour se faire personnel. Cette erreur a déridé la Chambre. La voyant de belle humeur, M. Tourgnol lui a expliqué qu'il était un partisan fanatique de la séparation de l'Eglise et de l'Etat; mais que cette admirable réforme devait être précédée d'une bonne loi sur les associations. Ce mot *bonne loi*, dans la bouche éloquent de M. Tourgnol, une signification particulière, et afin que personne ne s'y trompât, il en a donné un commentaire très net: « Avant d'enlever la muselière à un chien enragé, il faut prendre ses précautions! »

Il a obtenu ainsi un triomphe qu'il a savouré modestement, au milieu des acclamations enthousiastes et des félicitations sincères de toute la Chambre.

Pas-Perdue.

LE SÉNAT

Les sénateurs ont élu hier, avant la séance, les grandes Commissions annuelles et, en séance, la Commission d'instruction de la haute Cour.

Voici les résultats de ces divers scrutins:

Commission de l'armée: MM. Labbé, Guyot (du Rhône), Berthelot, Legludic, général Billot, général Grévy, de Champeillard, Chautemps, Goyon, Loubet, Magnin, de Vernin, Bénévoist-Sibour, Garreau, Rolland, Bernard, Antonin Dubost, Pauliat.

Commission de la marine: MM. de Blois, Eugène Mir, Taulier, Allégre, de Kerdrel, Isaac, Delobea, Bazire, Barbey, Dufoussat, Haulon, Drouhet, Chovert, Briens, Jules Godin, Cabart-Danneville, Huguet, Leydet.

Commission des chemins de fer: MM. Le Play, Laterrade, Waddington, Tassin, Gauthier, Grimaud, Cocher, Baudens, Lourties, Prevot, E. Labiche, Bonneille, Poirrier, Obissier, Saint-Martin, Monestier, Monis, Jouffraud, Silhol.

Commission d'instruction de la haute Cour: MM. Bérenger, Chovert, Francis Chautemps, Delvès, Deléat, Alcide Desolier, Cazot, Morellet, Isaac. Sont élus membres supplémentaires: MM. Tillye, de Verninac, Monseravin, Maxime Lecomte, Ratier; vice-président, M. Daxile.

CHEZ LES LYONNAIS

Très belle et très joyeuse réunion de la Colonie lyonnaise de Paris lundi soir, chez Ronceray, sous la présidence de notre collaborateur J. Cornély.

Près de cent convives, parmi lesquels nous avons reconnu:

MM. les docteurs Berlioz, Cartaz, Chervin, Guillaud, Glénard, Jullien, Janicot, Le Fillâtre, Mayoux, Mongorzi, Poliaillon. (On voit que si les Lyonnais sont malades, c'est qu'ils y mettent de la mauvaise volonté.) Des artistes: Chambon, de l'Opéra; Dufour et Anthelme Guillot, de l'Opéra-Comique; Ducret, le chansonnier lyonnais; le violoncelliste Durand, Matrat, du Palais-Royal; le

sénateur, Léon Brière, Pierre Baudin, Dubar, Eugène Pitoir, Lucien Victor-Meunier, de Marolles, Corbillon, Nioche, Nalèche, Fernand Rodays, J. Cornély, Beauquier, Edmond Lepelletier, A. Bergougnan, Joseph Denais, Gaston Jollivet, Léon de la Brière, Fr. Obermayer, Victor Heurtaut, Pierre Baragnon, Paul Vivien, Robert Kemp, Robert Maze, Hinzlin, etc.

Au dessert M. Jean Dupuy a pris la parole pour souhaiter la bienvenue aux hôtes de la Presse française :

Messieurs, a-t-il dit, vous allez préparer les travaux du congrès de Rome, étudier les questions qui nous intéressent si puissamment, et vous efforcerez d'obtenir des gouvernements les améliorations qui permettront d'étendre le champ d'action de la presse.

Vous nous aiderez ainsi à faire de la presse un instrument de paix, de conciliation et de civilisation ; vous avez le droit d'être fiers de vous être attachés à une telle œuvre.

Quand vous reviendrez, dans un an, pour le Congrès international de la presse auquel nous vous convions à l'occasion de l'Exposition de 1900, vous nous trouverez empressés à vous faire le meilleur accueil et à vous faciliter votre mission.

Dites-le bien à vos confrères des associations étrangères. Répétez-leur que nous sommes heureux de nous montrer dignes de nos traditions de courtoisie française. (Vifs applaudissements.)

M. Singer, président du bureau international, a remercié, dans une allocution fort spirituelle, M. Jean Dupuy et les membres de la Presse française de l'accueil si amical fait au Comité de direction.

C'est un grand honneur, messieurs, a dit M. Singer, de nous trouver au milieu de vous. Nous voyons dans votre hospitalité la preuve éclatante de la sympathie que la presse française porte à l'œuvre de solidarité que nous avons entreprise.

A moins que la politique, l'amour du mot creux, l'envie et les malentendus, ces fils dangereux de l'ignorance, ne viennent nous barrer la route, nous sommes bien décidés à conquérir à la presse unie sa place au premier rang dans le monde entier.

Seulement, il faut nous accorder un peu de crédit, car vous connaissez les journalistes : gens d'esprit, ils ont un grand nombre d'idées, presque toutes infaillibles ; très peu, malheureusement, sont praticables. Discerner dans cette masse d'idées celles que l'expérience a ratifiées est un travail difficile et qui exige la plus grande circonspection.

Merci donc pour vos paroles encourageantes et pour cette réunion confraternelle, dont la cordialité nous touche profondément.

C'est dans ces sentiments que nous sommes heureux de bien dire à ces messieurs de la presse française, en vous criant : « Au revoir ! A 1900 ! » (Bravos prolongés.)

Le Comité international a fixé hier, d'accord avec les délégués italiens, la date du congrès de Rome, qui s'ouvrira le mercredi 5 avril.

G. Davonay.

NOTES D'UN PARISIEN

Paris est bien la ville de la fantaisie. On entre les vivants, on rencontre les morts sur le boulevard. Et cela ne tire jamais à conséquence. On a annoncé, il y a une dizaine de jours, la mort du caricaturiste Radiguet, et tous les journaux, naturellement, lui ont consacré quelques lignes émus. Je crois même avoir lu le compte rendu de l'enterrement, avec toute sorte de détails biographiques sur notre regretté confrère.

Il paraît qu'on s'était trompé. On vient de s'en apercevoir dix jours après. Il était bien mort un Radiguet, mais ce n'était pas le caricaturiste. Ce dernier n'a qu'une quarantaine d'années, tandis que le défunt avait quatre-vingt-trois ans. C'était un vivant, il y a de cela un demi-siècle, le secrétaire de l'amiral Dupetit-Thouars. Depuis lors, il n'avait plus guère fait parler de lui, et il est probable que, sans cette confusion, sa mort aurait passé inaperçue.

Au lieu de cela, il a eu, comme on dit, une bonne presse, et il a profité des fleurs qu'on jetait sur la tombe du caricaturiste. Le caricaturiste, lui, n'a pas protesté. Qu'aurait-il ? Il savait bien qu'un jour ou l'autre on s'apercevrait qu'il n'était pas mort et, en attendant, il bénéficiait de tous ces articles nécrologiques. Et ainsi, tout le monde, dans cette affaire, a été content. Le mort est allé tout couvert de politesses et de cordialités, et le vivant, à qui, en somme, s'adressaient ces compliments, a dû le lire avec bien du plaisir. Il n'est rien de tel que de s'entendre, et, lorsque chacun sait y mettre un peu de bonne volonté, les choses en apparence les plus compliquées finissent toujours par s'arranger.

E.

Nouvelles Diverses

LA CHARITÉ

Nous avons reçu pour les infortunes recommandées par le Figaro :

De A. L. T., pour Mlle Blanchin, 20 fr. ; Mme V. P., pour Mlle Blanchin, 10 fr. ; M. P. A., pour Mlle Blanchin, 100 fr. ; A. J. M., pour les cinq familles (30 fr. chacune), 100 fr.

Mme Reitlinger nous a envoyé des vêtements pour nos pauvres. Nous les distribuons selon les besoins.

LA SEINE

La crue de la Seine commence à prendre des proportions inquiétantes. Les travaux du quai de la Confédération sont menacés. Les bateaux omnibus doivent baisser leur cheminée pour passer sous le pont de l'Alma.

A Alfortville, les bas-ports sont recouverts par les eaux. A la Halle-aux-Vins on a, par prudence, remonté toutes les futailles qui étaient sur les quais.

En bas de la Seine, au confluent de l'Oise, la hausse est très sensible. A Poissy, plusieurs îles sont en partie submergées. A Villennes, Médan, Meulan et dans la banlieue de Mantes, l'eau commence à déborder.

La Marne a également subi une crue. A Joinville-le-Pont plusieurs caves sont envahies.

FATALE MÉPRISE

Les obsèques du gardien de la paix Vallé auront lieu ce matin, ainsi que nous l'avons déjà annoncé.

Voici le texte de la lettre de faire part envoyée par la municipalité :

Paris, 17 janvier.

La municipalité de Paris a l'honneur de vous prier d'assister aux funérailles de M. Louis-Marie-Henri Vallé, gardien de la paix de la ville de Paris, décédé le 13 janvier 1899, dans sa vingt-sixième année.

Qui auront lieu le mercredi 18 du courant, au frais de la Ville de Paris.

Le cortège civil se réunira à 10 h. 1/2 du matin, à la Préfecture de police (entree rue de la Cité). L'inhumation aura lieu au cimetière du Mont-

parnasse, dans le caveau des Victimes du devoir.

De son côté, la famille, comme nous l'avons dit également, a fait parvenir à ses amis et connaissances la lettre suivante :

Vous êtes prié d'assister au convoi, service et enterrement de M. Louis-Marie-Henri Vallé, gardien de la paix de la Ville de Paris, décédé le 13 janvier 1899, dans sa vingt-sixième année, qui se feront le mercredi 18 courant, à dix heures très précises, en l'église Notre-Dame.

On se réunira à l'église.

De Profundis

De la part de Monsieur et Mme Vallé, ses père et mère ; de Monsieur Marin, Vallé, brigadier de gendarmes, Mme Marin, Vallé et leurs enfants ; de Mademoiselle Marie Vallé ; de Monsieur Roulot, gardien de la paix et Madame Roulot ; de Monsieur et Mme Barral ; de Monsieur et Madame Duzière et leurs enfants ; de Monsieur et Mme Gaillet et leurs enfants, ses frères, sœurs, beaux-frères, belles-sœurs, neveux et de ses oncles, tantes, cousins, cousines et de ses nombreux amis.

Le corps de Vallé a été mis en bière à la Morgue, à quatre heures et demie de l'après-midi, en présence de six membres de la famille.

Le cercueil sera posé ce matin, à neuf heures et demie, en l'église Notre-Dame.

M. Marc, le locataire qui a fait feu dans la direction du malheureux agent qu'il avait pris pour un cambrioleur, a déclaré à M. le juge d'instruction Bertulus qu'il s'était servi d'un revolver du calibre de 5 millimètres. Il a ajouté que ce ne pouvait être sa balle qui avait atteint l'agent, mais celle d'un cambrioleur dont la présence avait été signalée sur le fait de la maison par sa domestique. Rappelons, à ce sujet, qu'en pratiquant l'autopsie de Vallé, le médecin légiste a trouvé dans la poitrine de la victime une balle du calibre de onze millimètres.

D'autre part, il paraît être établi par les déclarations des témoins de la scène et du collègue de Vallé qu'un seul coup de feu a été entendu par eux.

L'instruction se poursuit.

CONVERSION EN EXTREMIS

On annonçait hier que Peugniez, l'auteur du double assassinat de Saint-Maurice, allait être exécuté. La nouvelle était prématurée, la Commission des grâces n'ayant pas encore statué.

Nous avons appris en revanche que l'assassin qui est à la Roquette, cellule n° 2, a refusé de recevoir l'abbé Valadier. Ayant atteint sa majorité depuis quelques jours, il a résolu de se convertir au protestantisme. C'est maintenant une chose accomplie et Peugniez, si toutefois le Président n'use pas en sa faveur de son droit de grâce, sera conduit à l'échafaud par un pasteur.

Peugniez a remis au directeur de la prison une lettre que son avocat ne devra ouvrir qu'après sa mort, et dans laquelle il indique le mobile secret qui l'a poussé à commettre son crime.

L'avocat du condamné a écrit hier au Président de la République pour lui demander une audience.

A l'occasion du terme, exposition de mobiliers complets, tentures, sièges et tapisseries par milliers aux Grands Magasins Dufayel. Nous rappelons à nos lecteurs que cette maison est la seule qui garantisse ses marchandises pendant trois années et qui les expédie, franco d'emballage, dans toute la France. Tous les jours, attractions nouvelles dans la salle du Cinématographe. Projections de tableaux avec imitation des bruits, curieuses applications des rayons X, etc., etc.

L'AFFAIRE BIANCHINI

M. le juge d'instruction de Cosnac a terminé hier son instruction sur l'affaire Bianchini.

M. de Cosnac a transmis son dossier à la Chambre des mises en accusation. Il conclut, croyons-nous, au renvoi de Mme Bianchini en Cour d'assises comme inculpée de tentative d'empoisonnement sur la personne de son mari.

M. Henri Robert prépare un mémoire pour combattre ces conclusions et demander un non-lieu en faveur de sa cliente.

BI-BORAX ORIENTAL

Les contagions de toute espèce sont souvent propagées par les objets de toilette, tels que peigne, brosse, etc. Grâce au Bi-Borax Oriental, ces objets restent propres et durent plus longtemps.

Pour les nettoyer à fond, faire dissoudre une cuillerée à bouche de Bi-Borax dans un demi-litre d'eau chaude, et les laver avec cette préparation. Pour les éponges, les brosses, les tampons, etc., rincer ensuite à l'eau fraîche et laisser sécher. Les éponges ainsi traitées redevenaient comme neuves et pesaient moitié moins qu'auparavant.

LE CRIME DE LA RUE LEMERCIER

A la suite des aveux faits par Cardon, l'un des auteurs de la tentative d'assassinat dont Mme Léveque a été victime, M. Lemerrier, juge d'instruction, a confronté dans son cabinet, Duquesne avec son complice.

M. le procureur de ce qui s'était passé, Duquesne qui, jusqu'à ce moment, avait nié toute participation dans ce crime, a fini par faire des aveux. Il a nettement avoué ses relations avec Cardon et la préméditation du crime a pu être ainsi très clairement établie. Encore quelques jours, et l'instruction de cette affaire sera complètement terminée.

Le Gnatol, crayon réutilisable à la capsuline, est supérieur aux vélocités, sinapismes, thapsia, teinture d'iode, etc. Son action, à volonté faible ou forte, courte ou prolongée, ne laisse aucune trace ; commode et très économique (il permet cinquante applications), ce crayon est absolument inoffensif et réussit merveilleusement dans les rhumes, gripes, maux de gorge, rhumatismes, etc. Pharmacies ou francs contre deux francs, mandat ou timbres, 73, rue du Cherche-Midi, Paris.

ACCIDENTS

Un blanchisseur de Boulogne-sur-Seine, M. Lambert, regagnait, avant-hier soir, son domicile, lorsque le cheval de sa voiture s'est battu à l'angle du Cours-la-Reine et de l'avenue d'Antin. M. Lambert sauta à terre pour relever l'animal, mais il glissa et tomba au moment précis où arrivait un tramway à traction mécanique faisant le service entre Saint-Cloud-Boulogne et Paris. Les roues de la lourde voiture ont passé sur la tête du malheureux blanchisseur.

La victime de ce déplorable accident a été transportée à l'hôpital Beaujon où des membres de sa famille sont venus réclamer le corps.

M. Frédéric de Ludre, lieutenant au 1^{er} cuirassiers, descendait hier, vers quatre heures et demie, les Champs-Élysées dans une petite charrette anglaise qu'il conduisait lui-même. En face de la rue Bassano, sa voiture fut accrochée par un tramway. Le choc renversa M. de Ludre et son domestique, qui tomba sur lui. Relevé grièvement blessé, M. de Ludre a été transporté au domicile de ses parents, le marquis et la marquise de Ludre, 11 bis, rue Jean-Goujon.

Cependant le cheval, entraîné derrière lui, les brancards cassés de la charrette anglaise, était parti à fond de train. Il alla se jeter dans une voiture de tonnelier qui renversa, blessant le conducteur ; puis il se jeta dans une voiture de place, en face de la rue de Marignan, et s'abattit.

Quant au fiacre, cause de tout l'accident, il avait pris la fuite. On ne l'a pas retrouvé.

Jean de Paris.

Mémoire. — Un jeune homme d'une vingtaine d'années s'est jeté, hier matin, dans la Seine, au quai de la Rapée. Le corps, entraîné par le courant, n'a pu être retrouvé.

J. de P.

Gazette des Tribunaux

NOUVELLES JUDICIAIRES

Le jury de la Seine avait à juger hier un « suicide à deux ».

L'accusé, Silvain Kahn, voyageur de commerce, s'était épris d'une jeune employée du bazar de l'Hôtel-de-Ville, nommée Cécile Cabassus.

Après quelques mois d'amour sans nuages, les deux tourtereaux commencent à se boudier, à se quereller ; les scènes se succèdent presque sans relâche.

Silvain Kahn croyait avoir des rivaux. Navrée de sa jalousie, et pour prouver à son amant qu'elle l'adorait jusqu'au sacrifice de sa propre vie, Cécile Cabassus lui proposa de mourir ensemble.

Silvain Kahn accepta et, le 21 juin dernier, les deux malheureux s'enfermèrent dans une chambre d'hôtel, rue de Rivoli ; la jeune fille avala une fiole de laudanum et, comme la mort tardait à venir, son amant l'acheva d'un coup de revolver.

Lui-même se tira une balle dans la tête. Des voisins accoururent au bruit des détonations. On enfouit la porte de la chambre... Cécile Cabassus était morte ; Silvain Kahn respirait encore. On est parvenu à le sauver, mais la balle l'avait atteint si grièvement que les complications survenues à la suite de sa blessure ont entraîné la perte d'un œil.

Sur la table de nuit, le commissaire de police avait trouvé un billet écrit par la jeune fille et ainsi conçu : « Dégoutée de la vie et ne pouvant nous unir, nous préférons nous détruire ensemble. »

Traduit pour assassinat devant la Cour d'assises, Silvain Kahn, qui était défendu par M. Henri Robert, a été acquitté par le jury.

Albert Bataille.

A L'HOTEL DE VILLE

C'est M. Bechmann, ingénieur en chef de l'assainissement, qui est chargé de l'intérieur du service des eaux et canaux, que dirigeait le regretté M. Humblo.

Hier, les Commissions spéciales se sont occupées de la participation de la Ville de Paris à l'Exposition de 1900 et des négociations avec l'Etat pour l'aliénation des terrains réservés libérés par la suppression prochaine des fortifications.

Le bureau a enfin fixé la date des quatre fêtes que la municipalité doit offrir à la population parisienne. L'an dernier, elles avaient lieu de quinzaine en quinzaine.

M. Bellan, syndic, et M. Bouvard ont demandé et obtenu que, cette année, elles fussent données de trois semaines en trois semaines. Il leur faut cet intervalle pour remettre les salles en état et lancer à bonne adresse les invitations. Les dates choisies sont :

Le 28 janvier ;
Le 18 février ;
Le 11 mars ;
Le 1^{er} avril.

C'est à la première fête, donc à celle du samedi 28 janvier, que viendront le Président de la République, les ministres et les membres du corps diplomatique.

Le programme de chaque fête comprendra un concert dans les Arcades ; un bal dans la salle des Fêtes.

Les délégués sénatoriaux commenceront à s'occuper de l'élection du 12 février.

Ceux qui appartiennent au parti socialiste ont tenu une réunion préparatoire à la fin de laquelle ils ont décidé de voter pour M. Longuet, ancien membre de la Commune.

Les autres candidats sont :

M. de Bellay, ancien professeur, ancien candidat ;
M. Bassinet, ancien président du Conseil général ;
M. Ranson, vice-président du Conseil général ;
M. Robert Bourneville, ancien député, ancien conseiller général de la Seine, ancien candidat, médecin de Bicêtre, ayant l'avantage d'avoir deux domiciles, l'un à Paris, qui compte à peu près deux cents électeurs sénatoriaux, l'autre dans la banlieue, à laquelle appartiennent les trois quarts des délégués.

Le docteur Bourneville a encore, dans la circonstance, un autre avantage ; il est anticlérical. Or, il paraît que cela importe énormément à la banlieue.

Néanmoins, on affirme que M. Bassinet, qui est depuis longtemps en rapport avec toutes les communes de la Seine, garde les chances qu'il avait le jour où, le premier, il a posé sa candidature.

Henri Hamoise.

Informations

Réunion. — L'Assemblée générale annuelle des membres de la Société de secours mutuels des cochers de maisons bourgeoises du département de la Seine aura lieu après-demain vendredi, à neuf heures du soir, salle Wagram, 39 bis, avenue de Wagram, sous la présidence de M. le marquis de Barbentane, président.

La demi-Célestins. — On sait que la Compagnie de Vichy a pris l'excellente décision de livrer l'eau des Célestins en demi-bouteilles. Il importe cependant de rappeler aux consommateurs qu'ils peuvent réclamer partout cette « demi-Célestins », et que tout bon restaurateur ou hôtelier doit pouvoir donner cette facilité à son client.

Figaro à la Bourse

Mardi 17 janvier.

La fin de la journée n'a pas valu le commencement, quelques réalisations de bénéfices ayant empêché de fermer aux plus hauts cours. Mais ça ne fait rien : la séance a été bonne nonobstant, même au point de vue de l'activité, et il y a quelques baissiers en Extérieure, en Rio et en Suez, qui, à l'heure qu'il est, doivent faire de sérieuses réflexions sur les inconvénients qu'il y a à vendre à découvert !

L'événement du jour, c'est l'abaissement du taux de l'escompte à Berlin. Il fut un temps où on n'y aurait prêté aucune attention ; mais les besoins d'argent du marché allemand ont fait tant parler d'eux, dans ces dernières semaines, que l'annonce d'une détente ne pouvait être accueillie qu'avec satisfaction. En ce qui concerne notre Bourse, disons tout de suite qu'elle n'a eu des raisons de la fermeté d'aujourd'hui — que l'argent, en liquidation, s'est montré d'une douceur telle qu'il se contentait aisément de 3 à 3 1/4 0/0, et d'une telle abondance qu'une énorme quantité de capitaux n'a pas trouvé à s'employer. Au right !

L'Extérieure espagnole — voyez rachats précipités du découvert ! — passe de 48 07 à 49 20, avec un report de 8 centimes. Il y a une avance de 4 francs sur les Bons cubains, le 6 0/0 à 199 et le 5 0/0 à 163 ; et les chemins de fer espagnols ont conservé facilement leurs hauts cours d'hier. Le Rio — voyez encore rachats précipités du découvert — fait un saut en hauteur de plus de 22 francs, qui le mène à 364 francs ; il a même fait 363 fr., un moment, avec un report moyen de 1 fr. 50.

Le Suez — voyez de plus en plus rachats précipités du découvert — exécute un bond en avant de 38 francs, qui le conduit à 3,530, son report moyen étant de 4 fr. 50. Je pense

que voilà des petits mouvements qui ne sont pas dans une musette !

Le reste, pour être plus calme, est ferme tout de même. Le 3 0/0 est en progrès de 12 centimes à 101 70 après 101 75, et se maintient à ce cours. Le 3 1/2 0/0, à 104 12, ne s'éloigne guère de ses cours d'hier. Au comptant, le 3 0/0 gagne dix centimes.

L'Italien (report moyen 45 centimes), progresse de 92 35 à 92 60. L'avance est de 55 centimes pour le 3 0/0 (report 1891 (reporté au pair) à 93 85, et de 35 centimes pour le 3 0/0 1896 à 94 85 (rep. 49 cent.). Le Turc C (rep. 8 cent.) monte de 27 12 à 27 27 ; le Turc D gagne un peu plus que son report de 6 centimes à 22 90. La Banque ottomane (rep. m. 75 cent.) est lourde à 546 au lieu de 549. Hausse de 5 fr. au comptant sur l'obligation de l'Indo-Chine à 400. Hausse également de 5/8 sur le 5 0/0 Brésilien à 63 1/4, de 75 centimes sur le 4 0/0 à 58 25, de 1 fr. sur la Mine de Gravelle à 330, et de 2 fr. 50 sur l'Espresso Santo à 320.

La Banque de Paris (rep. 1 75) gagne 9 fr. à 937. Il y a un peu d'avance aussi sur le Comptoir d'escompte à 590, le Crédit Foncier à 735, le Lyonnais (rep. 1 50) à 865, la Banque internationale à 594, la Banque spéciale des Valeurs Industrielles à 255, etc.

Les actions des chemins de fer sont toujours un peu faibles, le Lyon à 1,885, l'Orléans à 1,785. L'obligation du chemin de fer du Bois de Boulogne reste ferme à 295.

Le Gaz remonte de 17 francs à 1,259, la Cusenier de 2 50 à 887 50. La Thomson-Houston est immobile à 1,255. Les Magasins généraux sont en progrès à 1,680, ainsi que les Magasins maritimes à 630. L'Oréal-Volta à 530, la Rakhmanovka à 723, etc. Légère réaction sur la De Beers à 693. Les Mines d'or ont supporté, sans trop fléchir, le poids de quelques réalisations. Il en est même qui sont en avance, comme la Ferrière à 607 (ex-coupon de 36 1/8), la Windsor à 90, etc.

Le Boursier.

TÉLÉGRAMMES ET CORRESPONDANCES

Du 17 janvier.

Déraillement de l'express de Bruxelles.

CHADNY. — L'express de Bruxelles, qui arrive à Paris à midi quarante-neuf, a déraillé à Chadny.

La voie était détrempée en cet endroit par les pluies de ces jours derniers, et la machine du train a affaibli un rail dans une courbe qui commence tout près de la gare. La locomotive passa sans encombre, ainsi que le tender et un wagon de 1^{re} classe. Mais, lorsque le wagon-restaurant s'engagea sur la courbe, un rail s'écarta et le wagon-restaurant et les voitures qui formaient la queue du train passèrent sur le ballast.

Il y eut un choc violent qui fit sauter les voyageurs. Une lampe, qui éclairait un compartiment, vint frapper à la tempe un voyageur de Liège. La blessure est sans gravité. On n'a pu, d'autre accident de personnes à déplorer.

Grâce à la proximité de la gare de Chadny, on a pu, avec la machine de l'express, former rapidement un train supplémentaire et amener à Paris le convoi de Bruxelles, qui n'a pas subi deux heures de retard.

La tempête

CHERBOURG. — A l'île Pelée, pendant la dernière tempête, le pont de service a été enlevé, les canots ont été brisés et les chalands sont partis à la dérive.

Les vitres des fenêtres ont été brisées. Des ouvriers occupés aux travaux de défense de l'île sont restés deux jours sans communication avec la terre. Les communications, aujourd'hui, la mer est calme.

DIJON. — La tempête de ces jours derniers a eu d'autres effets que ceux qu'on a pu constater jusqu'ici sur les plages désolées. A tort ou à raison, les propriétaires des chalets construits en bordure du rivage attribuent les conséquences exceptionnelles de l'invasion du flot au ramassage du galet céramique qu'exploitent quelques maisons de commerce, dont trois importantes sont fixées à Dieppe. En présence des protestations, formées à nouveau, l'administration des ports et chaussées a interdit l'enlèvement des silex. Cette mesure met sur le pavé, à Dieppe, trois cents ramasseurs, ramasseuses et charretiers, qui sont allés ce matin exposer leurs griefs et leur misérable situation aux autorités. La mairie leur a fait distribuer des secours.

Chaque soir, depuis quelques jours, la mer redevenait houleuse et menaçante. Elle a terriblement grondé encore la nuit dernière.

Le paquebot Britannia est arrivé de Newhaven avec plus de huit heures de retard.

Epidémie de charbon

LA FLECHE. — Une épidémie de charbon vient de se déclarer parmi les ouvriers de la tannerie Wilkens. Cinq hommes, occupés au nettoyage des peaux, sont simultanément tombés malades. L'un d'eux, Gillet, âgé de trente ans, est mort samedi. Un deuxième, Froger, également âgé de trente ans, s'est succombé dimanche. Deux de leurs camarades sont dans un état inquiétant, et l'on craint de nouveaux décès.

La peau contaminée provient, dit-on, de l'étranger.

Les inondations

CHALONS-SUR-MARNE. — Par suite des pluies torrentielles de ces jours derniers, la rivière de Marne vient de sortir de son lit, pour la deuxième fois cette année.

On cotait ce matin, à l'échelle de Châlons-sur-Marne, 2 m. 80, soit 75 centimètres de plus qu'hier.

La Marne atteindra probablement, vers le 18 janvier, la hauteur de 2 m. 80 à 2 m. 90 à Châlons-sur-Marne, et vers le 19 janvier, à Damery, la hauteur de 3 m. 90 à 4 m. 30, sous réserve de nouvelles pluies.

Les 6 et 8 janvier 1899, la rivière était montée à 2 m. 50 à Châlons-sur-Marne, et à 2 m. 40 à Damery.

PRIVAS. — La crue du Rhône s'est encore accentuée, les eaux inondent maintenant une grande partie de la plaine.

A La Voulte, la route départementale n° 86, entre le pont du Vieux-Rhône et le village des Petits-Rhône, est emportée sur une longueur de 80 mètres.

Les grands moulins de Miraillet, situés à près de deux kilomètres du fleuve, sont envahis par les eaux.

Les îles Tentelot et Prentegarde sont complètement submergées, et leurs habitants ont dû fuir, hier soir, sur des barques mises à leur disposition par la Société nautique de La Voulte.

A Serrières, une partie de la ville est inondée. La cote marque 5 m. 80 avec une crue horaire de 8 centimètres.

La route nationale n° 86, de Lyon à Nîmes, est coupée au quartier Vadine.

CHAMBERY. — Les dégâts sont considérables en Savoie. De tous côtés, on signale des avalanches et des éboulements.

La route de Saint-Foy à Tignes a été ensevelie sous une avalanche de neige. Un jeune homme a été tué.

A Saint-Génix-d'Aoste, deux bâtiments ont été détruits, parmi lesquels l'usine électrique de cette ville.

La ligne ferrée d'Aix-les-Bains à Modane est interrompue.

GEX. — Le village de Chezy est menacé par la crue de la Valsenine. Un chemin a été emporté sur une longueur de 250 mètres.

Le sous-préfet est venu à Chezy. Un renfort de troupes, de 50 hommes, est attendu.

La pluie a cessé, mais la neige fond sur la montagne.

NIMES. — A Pont-Saint-Espirit, les quais et le port sont inondés comme en 1896, par suite des fortes crues de l'

pièce, il y a, d'ailleurs, pature pour tout le monde. Les uns se laisseront aller tout simplement au rire qui a secoué la salle le soir de la première jusqu'à faire demander grâce. D'autres s'arrêteront plus volontiers aux mois de théâtre d'observation comique. Je n'insiste pas davantage. On sait les liens chers qui m'attachent à l'auteur, et je pourrais, en disant plus, passer pour être en état de « suspicion légitime ».

Mais ce que je puis dire sans être suspect, c'est à quel point cette pièce est bien montée et bien jouée. Deux artistes, pour moi, sont à mettre hors de pair : Mlle Cassive et M. Tardieu. Il n'y a rien de plus de Mlle Cassive. Dans le personnage de la Môme, c'est la belle humeur, la liberté d'allures, la justesse de ton, la nature même. Avec ça, jolie à faire excuser Petyon, Corrigon, le duc et le général. Quant à M. Tardieu, comme dans *Champignol*, il a réalisé ce problème délicat et nécessaire, d'être un militaire comique sans être un soldat ridicule. C'est parfait. Je dois citer encore M. Germain (Petyon), dont les abaissements sont plaisants et justifiés. M. Colombey (qui joue Mongicourt et qu'on a vu avec plaisir revenir aux Nouveautés); M. Tardieu, excellent dans le rôle du petit duc qui sort de sa coquille; MM. Mangin, Simon et M. Landrin, domestique étonnant. Un point d'élégance : montrer un curé qui fait rire, le rire n'allant pas à l'irrespect, au contraire. M. Vêret s'en est chargé. Enfin, Mme Maurel joue avec une sûreté parfaite le rôle de Mme Petyon, et il y a, comme il convient, un ensemble de jolies femmes, oiseaux jaseurs : Mlle de Miramon, Burkel, Dalwig, etc. Et maintenant, que si j'ai parlé longuement de la pièce des Nouveautés et tâté de ne rien oublier, ni personne, qu'on m'excuse. Je crois que, d'un bon bout de temps, nous n'aurons plus à nous occuper de ce théâtre.

Henry Fouquier.

LA SOIRÉE

En sortant des Nouveautés, hier soir, chacun demandait grâce... On avait trop ri, trop continué, trop longtemps.

Et voilà peut-être le seul défaut des pièces de Feydeau ! Me disant un auteur gai.

J'entendais Alexandre Bisson dire à Maurice Hennequin :

— Vous savez qu'il n'y a personne à Paris capable de faire un acte pareil. (Nous étions dans la coulisse après le 2^e).

— Qu'entendez-vous dire par là ? lui demandai-je.

— J'entends que je ne connais personne parmi nous, les auteurs comiques, doué d'autant de cran et d'audace dans le bouffon, d'une facture aussi franche et aussi vive.

Ernest Blum complétait aussi Feydeau sur les jolies scènes de « comédie » du deuxième acte, et sur les mots d'observation vraie qui y éclatent de temps en temps :

— Enfin, c'est un gros succès, conclut-il. En voilà pour trente bonnes représentations, ajoutait-il en plaisantant.

Après le deuxième acte, on évaluait dans les coulisses la durée probable des succès :

— Cent, deux cents, trois cents ?

Après le troisième :

— Un an ? Dix-huit mois ? Deux ans ?

Comme elle est chaude et agréable à respirer, l'atmosphère du succès !

Comme cette coulisse était ardente et gaie ! Cette galerie de jolies femmes : les Burkel, les Miramon, les Lamart, les Templey, aussi jolies qu'élegantes, qui n'ont qu'à pérorer et à sourire ; cette réunion des têtes les plus comiques de Paris : Germain le trépidant, l'ahuri Germain, en médécine à longs cheveux ; le placide et sûr Tardieu, en général ; l'actif et remuant Colombey, qui revient d'un voyage à l'Odéon ; l'irrésistible tête de M. de Tardieu, qui sort du Vaudeville, en adolescent timide ; l'élégant et discret Simon, en lieutenant de dragons ; Vêret, qui vient de Cluny, en gras abbé de châtelet, ils sont là tous et toutes, la figure épanouie, rayonnante de la joie du succès.

— Voilà déjà deux mois que nous trimons ! gémit Germain. Et quand on pense qu'en voilà au moins pour trois cents fois ! Ah ! avec Feydeau, nous pouvons être sûrs de notre affaire !

Mais rien n'égale la joie grâce excitée et nerveuse de Cassive. Les échos de son étourdissant succès personnel lui sont apportés, de la salle, par de discrètes et empressées sympathies, et elle les recueille avec la séduisante gamine de son sucurre.

— Alors, j'ai bien fait de me remettre à jouer ? Figurez-vous que je ne voulais plus en tendre parler de théâtre... J'avais dit : « Finie la comédie ! » Mais, quand j'ai connu le joli rôle de Crevette, je n'ai pas pu y résister. J'ai accepté ! Qui t'y a eu raison ? C'est la dame de chez Maxim !

— Dites la dame de chez Maxim ! rectifie quel'un.

On apporte une dépêche à Feydeau. Il l'ouvre et me la passe. Elle est de Novelli, et datée de Rome. Elle dit :

« Heureux de votre succès. Je vous embrasse en ami et en artiste. — NOVELLI. »

M. Micheau — l'omniprésent directeur qu'on voit presque au même instant perché au cintre et traversant les dessous au galop, donnant

des ordres et surveillant toutes les entrées — vient annoncer à son auteur la plus belle des nouvelles, celle qui élève l'avenir de la pièce du plus incontestable et du plus heureux augure :

— On a loué pour 6,000 francs avant la première !

Les « *ou c'ty qui* » et les « *qui c'ty qui* » Cassive avaient déjà fait fortune dans les coulisses. Et dans les coulisses on n'aborde la joliesse triomphatrice que par des interrogations de ce genre :

— Qui c'ty qui t'a fait ta belle touque de voyage et ta belle aurole de paille mauve ? Ou c'ty qui, qui j'y cours ?

A quoi, le gavoche imperturbable répondait :

— C'est Lenthéric ! Et c'est pas mon père ! On lève beaucoup la jambe, dans la pièce de Feydeau. Et c'est Cassive qui la lève le mieux. Elle danse, à la fin du deuxième acte, le quadrille classique qui se termine par le grand écart.

— Ou c'ty qui y vous a appris cela ? lui demandai-je.

Elle se pencha vers mon oreille et me dit, en confidence :

— C'est pas mon père !

Un Monsieur de l'Orchestre.

COURRIER DES THÉÂTRES

A la Comédie-Parisienne, aujourd'hui, à 2 heures de l'après-midi, répétition générale de *Mirages*, pièce en trois actes, de M. Lucien Cressonnois et Charles Raymond, et de *Franchise*, comédie en un acte, de M. André Picard.

On nous raconte un trait charmant de solidarité artistique. A chaque représentation de la *Burgonde*, à l'Opéra, après le troisième acte, tous les musiciens de l'orchestre se lèvent et font, en manière de protestation contre la sévérité de la critique, une ovation à Mlle Bréval et à M. Alvarez, pour leur admirable duo. Samedi dernier, cette ovation a été particulièrement expressive et significative en faveur de l'ouvrage de M. Paul Vidal.

A l'Opéra-Comique. En matinée, dimanche prochain, *Fidélité* ; ce sera l'unique fois que l'œuvre de Beethoven pourra être donnée dans la journée, en raison du départ de Mme Rose Caron, dont la dernière représentation est fixée au mercredi 25 janvier.

Aux abonnés de la série B du samedi qui, par suite de changement de spectacle, n'ont pas entendu *Fidélité*, il sera donné, au retour de Mme Rose Caron, une représentation du chef-d'œuvre de Beethoven.

Voici la deuxième liste des souscriptions recueillies pour la Caisse des retraites du petit personnel de l'Opéra-Comique :

MM. de Choudens, 300 fr. ; Buanet, 100 ; Jusseum, 20 ; Aigoin-Bouillon, 100 ; Crédit de pu-Adagio, 100 ; Massenet, 100 ; Auger, 20 ; An. Renard, 20 ; Chaine, 50 ; Mlle Yves Rolland, 50 ; Mme Ritt, 200 ; Decamps, 100 ; docteur Anodru, 100 ; Thorallier, 40 ; Mme Coquelin, 50 ; Mlle Scellie, 50 ; Jansky, 50 ; Malescot, 50 ; Heugel et Co, 200 ; Moyné, 20 ; Gandry, 100 ; Bruneau, 50 ; Ern. Bertrand, 50 ; Eug. Adam, 50 ; Henri Adam, 50 ; Pol. Moreau, 50 ; Mlle Lavaché, 50 ; Morel-Kahn, 50 ; Blement, 100 ; Baumé, 20 ; Pierre Lagarde, 100 ; Petit et Albert (pharmacie Mialhe), 50 ; Mlle Sirban, 100 ; Albert Cahen, 100 ; Ch. Martini, 100 francs. — Total : 2,630 francs.

L'inauguration du nouveau théâtre Sarah-Bernhardt (place du Châtelet) qui devait avoir lieu ce soir est forcément remise à samedi prochain 21 janvier, par suite d'un retard dans la livraison de certains appareils électriques.

Le lendemain dimanche 22, à 2 heures, matinée de la *Tosca*.

Le service de seconde représentation sera reçu dimanche soir.

M. Emile Rochard vient d'engager un excellent artiste, M. Dekernel, qui lui se faire remarquer à la Galté et aux Variétés.

Lorsque M. Decour ira momentanément à l'Odéon pour la prochaine pièce de Jean Richepin, c'est M. Dekernel qui reprendra son rôle de Micromégas, en attendant une création.

Ce soir, au Châtelet, 50^e représentation de *La Poudre de Perlinpinpin*.

Le Nouveau-Théâtre donnera jeudi prochain, à trois heures, la première matinée de la *Passion*, et dimanche, à deux heures, la deuxième, intitulée du *Roi de Rome*, avec MM. de Max, Bouret et Mlle Maud Amy.

De Vienne : « La section philosophique et historique de l'Académie des sciences viennoise vient de décider, à l'unanimité, le prix Grillparzer au *Volkstheater Henschel*, de M. Gerhart Hauptmann. »

« Ce prix, qui s'élève à 2,400 florins, n'est distribué que tous les trois ans, à l'auteur de la meilleure œuvre dramatique allemande. »

« Ce n'est pas la première fois que M. Hauptmann est lauréat du prix Grillparzer, qui n'a en somme été distribué que neuf fois : il y a trois ans, il l'a enlevé avec *Hannele Matern*. »

De Milan : « La nouvelle direction du théâtre de la Scala joue de malheur, décidément. »

« Conformément au programme de la saison, on devait donner, après les *Maîtres Chanteurs*, *Norma*, de Bellini, et le *Carillon*, de M. Massenet. On a abandonné *Norma*, la répétition générale ayant été désastreuse, et

mier ! C'est point votre affaire. Quand on est riche comme vous !... »

Et s'il se risquait à leur glisser, pour les préparer à sa candidature, que le rôle des bonnes familles est de prendre en main les intérêts publics, ils répondaient, goguenards :

— Alors, bien sûr, vous vous mettriez dans ces tracas ! Ah ! vous avez bien de la bonté d'essayer. Faut laisser ça aux gens qui ont mangé tout leur butin, qui n'ont plus rien au soleil. Mais vous...

Turel, dépité, s'agacait visiblement. Chaque fois qu'il avait voulu orienter les ruraux vers quelque nouveauté de culture ou d'organisation, rehausser leur niveau moral par quelque phrase grandiloquente, il s'était heurté à une apathie railleuse.

— Décidément, pensait-il, la campagne est bien terre à terre.

Sa flamme du début s'éteignait dans la grisaille de l'ennui. On le rencontrait moins dans les sentiers ; ses doigts cessaient peu à peu de s'insinuer dans les hérissements des tignasses. Les autorités locales constataient avec joie une accalmie dans ses démarches. Jeanne et M. Herbeaux le virent moins loquace, moins exubérant. Il ne tarda pas à s'affaiblir de nouveau, en attitudes mornes, sur les fauteuils et les divans. Il jetait sur la campagne solitaire des regards de rancune. Il retombait dans la prostration geignarde. Les beaux principes croulaient. L'homme d'action faisait faillite.

Non seulement il renonçait à son rôle social, qui, naguère, l'exaltait si bien, mais encore il se laissa de l'entraînement physique, des cuissons au grand soleil. Bien sûr, à la rentrée, le ballon boxeur, le cheval hygienique, la bicyclette immobile et le bateau cul-de-jatte

iraient grossir le tas des remèdes inemployés, des fantaisies usées ! Déjà Turel commençait à reprendre sa vie allongée et ses drogues, à repailler des régimes et traitements.

Seul, l'amour-propre l'empêchait d'avouer à lui-même et aux autres ce fiasco si visible. De temps en temps il sortait encore pour converser avec les paysans, mais il le faisait sans entrain, sans bonne grâce ni belle humeur. Débutant par quelques mots sur le crédit agricole, il finissait par gémir sur sa santé :

— Voyez-vous, vous êtes délicat : faut vous soigner ! finit par lui dire, sur un ton de commisération, des fermiers narquois.

Turel s'effraya de ce conseil, fut pris de panique. Il rentra brusquement et se mit au lit.

Sa bonne volonté sociale acheva de s'engourdir sous l'édredon.

C'était juste l'époque où commençait l'agitation électorale. Turel, toujours ingénu en prétextes pour couvrir ses retraites et ses caprices, ne manqua pas de geindre sur le sort qui faisait de lui un impotent à l'heure où il devait recueillir le bénéfice de son activité :

— Que voulez-vous ? J'ai la guigne, la vilaine guigne ! gémissait-il.

Et, comme toujours, il prit sa revanche en assourdissant sa femme de ses lamentations. Mais bientôt, malgré son désir d'être plaint et soigné, il se fatigua de l'ennuyeuse chaleur du lit et, pensant qu'il avait assez justifié, aux yeux de tous, l'abandon de ses projets, il se releva. Il espérait bien que personne ne lui rappellerait.

Mais voilà que, au moment où, avec cette plaisante désinvolture, Turel obliait ce passé si proche, débarqua Jos-

serand, encore bouillant du zèle qui les animait tous deux naguère et entretenue dans sa ferveur par vingt lettres réclamant sa prompt venue.

A peine eut-il aimablement salué Herbeaux et Mme Turel qu'il interrogea, sur son effort, le maniaque effondré.

— Eh bien ! où en sommes-nous ? J'arrive à la rescousse, plein d'ardeur. Voyons, racontez-moi...

Turel, lamentable, hargneux, dut confesser sa déconvenue. Il souffrit surtout d'être contraint à cet aveu en présence de M. Herbeaux, dont il redoutait les silences. Pourtant, le vieux parrain se gardait de manifester, même par un plissement des lèvres, la moindre désapprobation. Mais sa dignité de pensée et de caractère était Turel plus que toute cure.

Turel en voulut à Josserand d'arriver si tard, avec un zèle si intempestif. Il se montra froid, rusé pour fuir sa conversation. Le sociologue était pour lui un proche et un sarcasme vivants. Il se plaignait amèrement à sa femme de lui avoir donné le supplice de cet hôte fâcheux. Il obliait qu'il l'avait lui-même invité, et avec quelle insistance ! Lorsque Mme Turel en fit souvenir, notre fantasque s'exaspera :

— J'espère qu'il ne moirais pas ici ! fit Turel dont le langage gardait peu d'élégance dans la colère.

Mais il se trompait. Josserand, convié avec tant de chaleur pour un très long séjour, et sachant sa présence utile aux projets électoraux de M. Turel, avait réglé le programme de ses vacances de manière à passer plusieurs semaines au château.

Il était suivi d'un volumineux bagage dont l'aspect mit Turel en fureur. Il

se sur la *Jolie parfumeuse* (Orfèvre). — A 4 h. 1/2, conférence causée par M. le docteur Léon-Petit : Education de nos filles ; III Charitable, IV Coquette. — Marche des Parisiens (HAAKMAN).

Le concert sera dirigé par M. J. Lafitte, de l'Opéra.

Au Cirque Medrano, miss C. Heliot, avec ses neuf lions présentés en liberté, obtient un succès considérable. La dompteuse est applaudie non seulement à cause du dressage parfait de ses fauves, mais aussi en raison de la couragieuse hardiesse avec laquelle elle se fait obéir de ses farouches élèves. Les de Kock, équilibristes tête-à-tête, qui ont débuté hier, surpassent tous les acrobates qui se sont essayés dans ce genre. On voit que les attractions ne manquent pas au Cirque Medrano.

A. Merklein.

LE TURF

NOTES SUR NICE

La troisième journée sera peut-être plus favorable aux preneurs que la seconde. Le gros rapport de la Belle-Ferrière dans le Grand Prix de Monaco indique que quel point la lauréat de l'année dernière était délaissée. Après cela, dans le prix des Alpes-Maritimes, on a vu gagner Rameur, plus mal placé vis-à-vis de Trencin que dans le prix de Monte-Carlo. Tous ces résultats n'étaient pas faciles à prévoir. La séance avait commencé par le détachement d'un coupon sur Craig Lee dans le prix du Conseil municipal, vrai placement de père de famille, avec dividende sans douleur. Les couleurs de Craig Lee sont ni vert ni rouge ; elles en ont fait voir de grises à deux ou trois bookmakers qu'on se naivement fait pincer à dix contre un. Les écuries Liénart et Menier ne sont guère en forme.

Dans le prix Bèthune, jeudi, on peut voir Vigoureux et Rameur, dans le prix du Prince de Monaco, Saint-Vrain ou Cluny II.

TIR AUX PIGEONS DE MONACO

(Par dépêche)

Beau temps pour le tir. Il y a eu ce matin un fort arrivage de tireurs. Il va en arriver toute cette semaine jusqu'au Grand Prix. Il y en a plus que jamais ; les pigeons ont la vie dure. Quelques-uns ont pu survivre à la bataille du début de la journée, à cause du vent qui s'était élevé assez violent, mais ça n'a pas duré. J'ai remarqué qu'il ne s'en dédoublait guère plus, dans la suite du tir, de trois ou quatre pour cent. Une chose à remarquer : c'est que le pigeon de shooting n'a pas, comme le perdreau, son confrère, les facilités d'augmenter ses moyens de défense.

Le perdreau, réputé malin ou soudeux de sa peau, s'élève de plus en plus loin au fur et à mesure du perfectionnement des armes et surtout de la poudre qui augmente la portée. L'infortuné pigeon, condamné à s'élever de sa boîte à la même distance que lui impose toujours le caprice du tireur, ne pourrait que déposer un projet de loi pigeonnier tendant à faire allonger le chemin qui sépare le tireur de sa boîte. Réussira-t-il à obtenir cette légère amélioration de sa destination ? Le prix de Sagarna, qui se disputait aujourd'hui, a été partagé entre MM. R. Gourgaud, Lohenne et Robinson, tant onze sur onze. (Si on ne partageait pas, où irait-on ?) Ont pris part au tir :

MM. Demonts, comte de Tallies, Poizat, Doris, comte de Robiano, Blame, Queiroz, baron de Montpeller, Palmer, accard, Willoughby, Ker, B. Ballard, Crespy, Zed, Langhendou, capitaine Vernon, Osborne, Eze, Duperron, Haydon, Prioleau, Brasseur, colonel Bosval, Preston, Rotor, Verdavain, Perez, Rhuro, Drevon, Ghisli, Marconnet, Aoplen, Meurville, Montcorgé, Lendes, Tiapi, Sbarowski, Thome, Whiting, de Tavernost, Riva, Lemaire, de Warze, Pegel, Gallon, Begue, Erskine, comte Esterhazy, B. Ballard, Crespy, Zed, Langhendou, capitaine Vernon, Osborne, Eze, Duperron, Haydon, Prioleau, Brasseur, colonel Bosval, Preston, Rotor, Verdavain, Perez, Rhuro, Drevon, Ghisli, Marconnet, Aoplen, Meurville, Montcorgé, Lendes, Tiapi, Sbarowski, Thome, Whiting, de Tavernost, Riva, Lemaire, de Warze, Pegel, Gallon, Begue, Erskine, comte Esterhazy, B. Ballard, Crespy, Zed, Langhendou, capitaine Vernon, Osborne, Eze, Duperron, Haydon, Prioleau, Brasseur, colonel Bosval, Preston, Rotor, Verdavain, Perez, Rhuro, Drevon, Ghisli, Marconnet, Aoplen, Meurville, Montcorgé, Lendes, Tiapi, Sbarowski, Thome, Whiting, de Tavernost, Riva, Lemaire, de Warze, Pegel, Gallon, Begue, Erskine, comte Esterhazy, B. Ballard, Crespy, Zed, Langhendou, capitaine Vernon, Osborne, Eze, Duperron, Haydon, Prioleau, Brasseur, colonel Bosval, Preston, Rotor, Verdavain, Perez, Rhuro, Drevon, Ghisli, Marconnet, Aoplen, Meurville, Montcorgé, Lendes, Tiapi, Sbarowski, Thome, Whiting, de Tavernost, Riva, Lemaire, de Warze, Pegel, Gallon, Begue, Erskine, comte Esterhazy, B. Ballard, Crespy, Zed, Langhendou, capitaine Vernon, Osborne, Eze, Duperron, Haydon, Prioleau, Brasseur, colonel Bosval, Preston, Rotor, Verdavain, Perez, Rhuro, Drevon, Ghisli, Marconnet, Aoplen, Meurville, Montcorgé, Lendes, Tiapi, Sbarowski, Thome, Whiting, de Tavernost, Riva, Lemaire, de Warze, Pegel, Gallon, Begue, Erskine, comte Esterhazy, B. Ballard, Crespy, Zed, Langhendou, capitaine Vernon, Osborne, Eze, Duperron, Haydon, Prioleau, Brasseur, colonel Bosval, Preston, Rotor, Verdavain, Perez, Rhuro, Drevon, Ghisli, Marconnet, Aoplen, Meurville, Montcorgé, Lendes, Tiapi, Sbarowski, Thome, Whiting, de Tavernost, Riva, Lemaire, de Warze, Pegel, Gallon, Begue, Erskine, comte Esterhazy, B. Ballard, Crespy, Zed, Langhendou, capitaine Vernon, Osborne, Eze, Duperron, Haydon, Prioleau, Brasseur, colonel Bosval, Preston, Rotor, Verdavain, Perez, Rhuro, Drevon, Ghisli, Marconnet, Aoplen, Meurville, Montcorgé, Lendes, Tiapi, Sbarowski, Thome, Whiting, de Tavernost, Riva, Lemaire, de Warze, Pegel, Gallon, Begue, Erskine, comte Esterhazy, B. Ballard, Crespy, Zed, Langhendou, capitaine Vernon, Osborne, Eze, Duperron, Haydon, Prioleau, Brasseur, colonel Bosval, Preston, Rotor, Verdavain, Perez, Rhuro, Drevon, Ghisli, Marconnet, Aoplen, Meurville, Montcorgé, Lendes, Tiapi, Sbarowski, Thome, Whiting, de Tavernost, Riva, Lemaire, de Warze, Pegel, Gallon, Begue, Erskine, comte Esterhazy, B. Ballard, Crespy, Zed, Langhendou, capitaine Vernon, Osborne, Eze, Duperron, Haydon, Prioleau, Brasseur, colonel Bosval, Preston, Rotor, Verdavain, Perez, Rhuro, Drevon, Ghisli, Marconnet, Aoplen, Meurville, Montcorgé, Lendes, Tiapi, Sbarowski, Thome, Whiting, de Tavernost, Riva, Lemaire, de Warze, Pegel, Gallon, Begue, Erskine, comte Esterhazy, B. Ballard, Crespy, Zed, Langhendou, capitaine Vernon, Osborne, Eze, Duperron, Haydon, Prioleau, Brasseur, colonel Bosval, Preston, Rotor, Verdavain, Perez, Rhuro, Drevon, Ghisli, Marconnet, Aoplen, Meurville, Montcorgé, Lendes, Tiapi, Sbarowski, Thome, Whiting, de Tavernost, Riva, Lemaire, de Warze, Pegel, Gallon, Begue, Erskine, comte Esterhazy, B. Ballard, Crespy, Zed, Langhendou, capitaine Vernon, Osborne, Eze, Duperron, Haydon, Prioleau, Brasseur, colonel Bosval, Preston, Rotor, Verdavain, Perez, Rhuro, Drevon, Ghisli, Marconnet, Aoplen, Meurville, Montcorgé, Lendes, Tiapi, Sbarowski, Thome, Whiting, de Tavernost, Riva, Lemaire, de Warze, Pegel, Gallon, Begue, Erskine, comte Esterhazy, B. Ballard, Crespy, Zed, Langhendou, capitaine Vernon, Osborne, Eze, Duperron, Haydon, Prioleau, Brasseur, colonel Bosval, Preston, Rotor, Verdavain, Perez, Rhuro, Drevon, Ghisli, Marconnet, Aoplen, Meurville, Montcorgé, Lendes, Tiapi, Sbarowski, Thome, Whiting, de Tavernost, Riva, Lemaire, de Warze, Pegel, Gallon, Begue, Erskine, comte Esterhazy, B. Ballard, Crespy, Zed, Langhendou, capitaine Vernon, Osborne, Eze, Duperron, Haydon, Prioleau, Brasseur, colonel Bosval, Preston, Rotor, Verdavain, Perez, Rhuro, Drevon, Ghisli, Marconnet, Aoplen, Meurville, Montcorgé, Lendes, Tiapi, Sbarowski, Thome, Whiting, de Tavernost, Riva, Lemaire, de Warze, Pegel, Gallon, Begue, Erskine, comte Esterhazy, B. Ballard, Crespy, Zed, Langhendou, capitaine Vernon, Osborne, Eze, Duperron, Haydon, Prioleau, Brasseur, colonel Bosval, Preston, Rotor, Verdavain, Perez, Rhuro, Drevon, Ghisli, Marconnet, Aoplen, Meurville, Montcorgé, Lendes, Tiapi, Sbarowski, Thome, Whiting, de Tavernost, Riva, Lemaire, de Warze, Pegel, Gallon, Begue, Erskine, comte Esterhazy, B. Ballard, Crespy, Zed, Langhendou, capitaine Vernon, Osborne, Eze, Duperron, Haydon, Prioleau, Brasseur, colonel Bosval, Preston, Rotor, Verdavain, Perez, Rhuro, Drevon, Ghisli, Marconnet, Aoplen, Meurville, Montcorgé, Lendes, Tiapi, Sbarowski, Thome, Whiting, de Tavernost, Riva, Lemaire, de Warze, Pegel, Gallon, Begue, Erskine, comte Esterhazy, B. Ballard, Crespy, Zed, Langhendou, capitaine Vernon, Osborne, Eze, Duperron, Haydon, Prioleau, Brasseur, colonel Bosval, Preston, Rotor, Verdavain, Perez, Rhuro, Drevon, Ghisli, Marconnet, Aoplen, Meurville, Montcorgé, Lendes, Tiapi, Sbarowski, Thome, Whiting, de Tavernost, Riva, Lemaire, de Warze, Pegel, Gallon, Begue, Erskine, comte Esterhazy, B. Ballard, Crespy, Zed, Langhendou, capitaine Vernon, Osborne, Eze, Duperron, Haydon, Prioleau, Brasseur, colonel Bosval, Preston, Rotor, Verdavain, Perez, Rhuro, Drevon, Ghisli, Marconnet, Aoplen, Meurville, Montcorgé, Lendes, Tiapi, Sbarowski, Thome, Whiting, de Tavernost, Riva, Lemaire, de Warze, Pegel, Gallon, Begue, Erskine, comte Esterhazy, B. Ballard, Crespy, Zed, Langhendou, capitaine Vernon, Osborne, Eze, Duperron, Haydon, Prioleau, Brasseur, colonel Bosval, Preston, Rotor, Verdavain, Perez, Rhuro, Drevon, Ghisli, Marconnet, Aoplen, Meurville, Montcorgé, Lendes, Tiapi, Sbarowski, Thome, Whiting, de Tavernost, Riva, Lemaire, de Warze, Pegel, Gallon, Begue, Erskine, comte Esterhazy, B. Ballard, Crespy, Zed, Langhendou, capitaine Vernon, Osborne, Eze, Duperron, Haydon, Prioleau, Brasseur, colonel Bosval, Preston, Rotor, Verdavain, Perez, Rhuro, Drevon, Ghisli, Marconnet, Aoplen, Meurville, Montcorgé, Lendes, Tiapi, Sbarowski, Thome, Whiting, de Tavernost, Riva, Lemaire, de Warze, Pegel, Gallon, Begue, Erskine, comte Esterhazy, B. Ballard, Crespy, Zed, Langhendou, capitaine Vernon, Osborne, Eze, Duperron, Haydon, Prioleau, Brasseur, colonel Bosval, Preston, Rotor, Verdavain, Perez, Rhuro, Drevon, Ghisli, Marconnet, Aoplen, Meurville, Montcorgé, Lendes, Tiapi, Sbarowski, Thome, Whiting, de Tavernost, Riva, Lemaire, de Warze, Pegel, Gallon, Begue, Erskine, comte Esterhazy, B. Ballard, Crespy, Zed, Langhendou, capitaine Vernon, Osborne, Eze, Duperron, Haydon, Prioleau, Brasseur, colonel Bosval, Preston, Rotor, Verdavain, Perez, Rhuro, Drevon, Ghisli, Marconnet, Aoplen, Meurville, Montcorgé, Lendes, Tiapi, Sbarowski, Thome, Whiting, de Tavernost, Riva, Lemaire, de Warze, Pegel, Gallon, Begue, Erskine, comte Esterhazy, B. Ballard, Crespy, Zed, Langhendou, capitaine Vernon, Osborne, Eze, Duperron, Haydon, Prioleau, Brasseur, colonel Bosval, Preston, Rotor, Verdavain, Perez, Rhuro, Drevon, Ghisli, Marconnet, Aoplen, Meurville, Montcorgé, Lendes, Tiapi, Sbarowski, Thome, Whiting, de Tavernost, Riva, Lemaire, de Warze, Pegel, Gallon, Begue, Erskine, comte Esterhazy, B. Ballard, Crespy, Zed, Langhendou, capitaine Vernon, Osborne, Eze, Duperron, Haydon, Prioleau, Brasseur, colonel Bosval, Preston, Rotor, Verdavain, Perez, Rhuro, Drevon, Ghisli, Marconnet, Aoplen, Meurville, Montcorgé, Lendes, Tiapi, Sbarowski, Thome, Whiting, de Tavernost, Riva, Lemaire, de Warze, Pegel, Gallon, Begue, Erskine, comte Esterhazy, B. Ballard, Crespy, Zed, Langhendou, capitaine Vernon, Osborne, Eze, Duperron, Haydon, Prioleau, Brasseur, colonel Bosval, Preston, Rotor, Verdavain, Perez, Rhuro, Drevon, Ghisli, Marconnet, Aoplen, Meurville, Montcorgé, Lendes, Tiapi, Sbarowski, Thome, Whiting, de Tavernost, Riva, Lemaire, de Warze, Pegel, Gallon, Begue, Erskine, comte Esterhazy, B. Ballard, Crespy, Zed, Langhendou, capitaine Vernon, Osborne, Eze, Duperron, Haydon, Prioleau, Brasseur, colonel Bosval, Preston, Rotor, Verdavain, Perez, Rhuro, Drevon, Ghisli, Marconnet, Aoplen, Meurville, Montcorgé, Lendes, Tiapi, Sbarowski, Thome, Whiting, de Tavernost, Riva, Lemaire, de Warze, Pegel, Gallon, Begue, Erskine, comte Esterhazy, B. Ballard, Crespy, Zed, Langhendou, capitaine Vernon, Osborne, Eze, Duperron, Haydon, Prioleau, Brasseur, colonel Bosval, Preston, Rotor, Verdavain, Perez, Rhuro, Drevon, Ghisli, Marconnet, Aoplen, Meurville, Montcorgé, Lendes, Tiapi, Sbarowski, Thome, Whiting, de Tavernost, Riva, Lemaire, de Warze, Pegel, Gallon, Begue, Erskine, comte Esterhazy, B. Ballard, Crespy, Zed, Langhendou, capitaine Vernon, Osborne, Eze, Duperron, Haydon, Prioleau, Brasseur, colonel Bosval, Preston, Rotor, Verdavain, Perez, Rhuro, Drevon, Ghisli, Marconnet, Aoplen, Meurville, Montcorgé, Lendes, Tiapi, Sbarowski, Thome, Whiting, de Tavernost, Riva, Lemaire, de Warze, Pegel, Gallon, Begue, Erskine, comte Esterhazy, B. Ballard, Crespy, Zed, Langhendou, capitaine Vernon, Osborne, Eze, Duperron, Haydon, Prioleau, Brasseur, colonel Bosval, Preston, Rotor, Verdavain, Perez, Rhuro, Drevon, Ghisli, Marconnet, Aoplen, Meurville, Montcorgé, Lendes, Tiapi, Sbarowski, Thome, Whiting, de Tavernost, Riva, Lemaire, de Warze, Pegel, Gallon, Begue, Erskine, comte Esterhazy, B. Ballard, Crespy, Zed, Langhendou, capitaine Vernon, Osborne, Eze, Duperron, Haydon, Prioleau, Brasseur, colonel Bosval, Preston, Rotor, Verdavain, Perez, Rhuro, Drevon, Ghisli, Marconnet, Aoplen, Meurville, Montcorgé, Lendes, Tiapi, Sbarowski, Thome, Whiting, de Tavernost, Riva, Lemaire, de Warze, Pegel, Gallon, Begue, Erskine, comte Esterhazy, B. Ballard, Crespy, Zed, Langhendou, capitaine Vernon, Osborne, Eze, Duperron, Haydon, Prioleau, Brasseur, colonel Bosval, Preston, Rotor, Verdavain, Perez, Rhuro, Drevon, Ghisli, Marconnet, Aoplen, Meurville, Montcorgé, Lendes, Tiapi, Sbarowski, Thome, Whiting, de Tavernost, Riva, Lemaire, de Warze, Pegel, Gallon, Begue, Erskine, comte Esterhazy, B. Ballard, Crespy, Zed, Langhendou, capitaine Vernon, Osborne, Eze, Duperron, Haydon, Prioleau, Brasseur, colonel Bosval, Preston, Rotor, Verdavain, Perez, Rhuro, Drevon, Ghisli, Marconnet, Aoplen, Meurville, Montcorgé, Lendes, Tiapi, Sbarowski, Thome, Whiting, de Tavernost, Riva, Lemaire, de Warze, Pegel, Gallon, Begue, Erskine, comte Esterhazy, B. Ballard, Crespy, Zed, Langhendou, capitaine Vernon, Osborne, Eze, Duperron, Haydon, Prioleau, Brasseur

